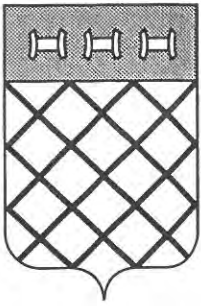


ANDOY - WIERDE



No 43

Décembre 2002

Fermier d'hier, fermier d'aujourd'hui
Jules Servais et Pierre Piron

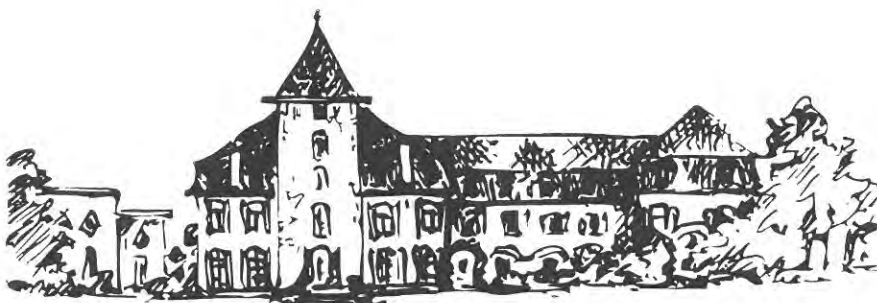
Gustave Culot, bourgmestre de 1937 à 1939

Jean de Moreau, bourgmestre de 1939 à 1944

La vie du village pendant la seconde guerre

Le gisement de Wez (suite)

Mots croisés : les plantes médicinales



SOMMAIRE

Fermier d'hier, fermier d'aujourd'hui

Jules Servais et Pierre Piron 4

Hier au pas paisible du cheval,
aujourd'hui au rythme inhumain du tracteur...
Une comparaison intéressante.

Le temps des bourgmestres (suite 10) - de 1937 à 1944

Gustave Culot 11

Un fermier dont le déménagement malencontreux
a ruiné la carrière politique.

Jean de Moreau 13

Journaliste, résistant, déporté,
un homme au destin tragique.

Images de chez nous pendant la seconde guerre

(première partie) 23

La vie quotidienne, l'invasion du village
par les militaires belges, l'évacuation...

Mots croisés thématiques 32

les plantes aromatiques et médicinales.

Le gisement de Wez (suite 3) 34

Ferdinant Marlet continue à nous conter sa vie de mineur.

Abonnements : quatre euros pour les deux numéros annuels (à partir de 2003)

à virer au compte 001-2035555-86 de l'ASBL Le Crespon, 15, rue du Perseau, 5100, Wierde.

Trésorier : Marcel Bertrand – Téléphone : 081400292

Rédacteurs : Marcel Bertrand, José Bette, Jacqueline Kratzenstein, Géo Donnet ... et tout sympathisant qui le souhaite...

Recherche et dépouillement des archives : Albert Delvaux

Mise en page : Etienne Lestrade

Editeur responsable : Géo Donnet, 17, rue du Vieux Fermier, 5100, Wierde – Téléphone : 081400685

EDITORIAL

Ralentissez, s'il vous plaît !

Les heureux utilisateurs d'un véhicule automobile sont dorénavant fermement priés de ne plus laisser s'emballer leurs chevaux dans les rues d'Andoy comme ils pouvaient impunément le faire jusqu'à présent ! Les panneaux blancs, récemment éclos à chaque porte du hameau, y signalent que l'on entre dans un endroit où des gens vivent...où des enfants jouent...où **il convient donc de rouler prudemment** ! C'est-à-dire à moins de cinquante kilomètres à l'heure ! Mais comme il n'existe aucun trottoir décent pour séparer les voitures des piétons, **cinquante, c'est encore beaucoup** !

Il me semble étrange que nous ayons dû demander cette limitation à la Ville. N'eut-il pas été plus normal, qu'après la fusion, l'administration communale impose spontanément cette mesure élémentaire de sécurité à tous les constituants de la nouvelle ville. En quoi Andoy faisait-il exception ? Que cette remarque ne nous empêche pas de remercier Monsieur Lemaire (le fonctionnaire responsable) pour la gentillesse de son accueil et l'efficacité de sa réaction.

L'agriculture de demain

L'article sur Jules Servais et Pierre Piron se termine par cette remarque un peu amère : " Nos deux témoins sont fort pessimistes sur l'avenir agricole de la région ". Et voici qu'au moment de boucler ce numéro, je découvre une déclaration assez stupéfiante de José Happart, une prévision qui ne va guère les rassurer... " La grande production se fera dans les pays de l'Est ; la Wallonie sera vouée à une économie rurale reposant sur un trépied : la gestion du paysage, le tourisme, la production de très haute qualité... L'agriculture wallonne ne sera plus vouée à la production alimentaire. Elle se centrera peut-être sur une production végétale à vocation énergétique, moins chère, moins polluante que le pétrole. Dans vingt ans, notre agriculture n'aura plus rien à voir avec ce que l'on connaît aujourd'hui ". La Fédération wallonne des agriculteurs est sidérée !...

Le Crespon change de rythme

A sa création en 1988 la dénomination initiale de l'ASBL mère de la revue était : " Il était une fois à Andoy et à Wierde ". C'est dire qu'elle se donnait surtout vocation d'étudier l'histoire locale. En quatorze ans (le numéro 1 est sorti en février 89), nous avons déjà passé en revue une grande partie de l'histoire de notre village. C'est un sujet qui ne se renouvelle pas.

Devenu morceau de la ville, notre village n'a plus guère d'histoire propre. D'autre part, les rédacteurs vieillissent et se font rares...Trois raisons qui nous conduisent à ralentir le rythme de parution : de quadrimestriel, le Crespon se fera semestriel à partir de l'année prochaine ; nous prévoyons les parutions en avril et en octobre.

Du coup, le prix de l'abonnement, que nous vous serions reconnaissants de ne pas trop tarder à virer, se réduit de six à quatre euros !

Nous avons encore du pain sur la planche mais nous le couperons différemment.

Avec les meilleurs vœux de l'équipe du Crespon pour l'an nouveau.

Géo Donnet

FERMIER D'HIER, FERMIER D'AUJOURD'HUI

JULES SERVAIS ET PIERRE PIRON



La petite fille, c'est Claire Piron...

Dans le numéro 41, d'avril dernier, une petite étude sociologique du village, basée sur les professions relevées dans la liste des électeurs de 1926, recensait soixante-sept agriculteurs sur deux cent quarante-trois électeurs. Quelques exploitations importantes, la plupart fort modestes. Environ une maison sur trois était une petite ferme ! Avant la guerre, le village était donc essentiellement agricole.

Les besoins étaient à la mesure des ressources et quelques vaches, quelques hectares, un cheval...suffisaient à nourrir une famille.

En un demi-siècle, le monde a bien changé ; toutes ces petites fermes ont disparu, cédant la place aux " résidences " et ce sont les tondeuses à gazon qui, les week-ends d'été, broutent bruyamment les prairies jadis paisiblement entretenues par des vaches plus discrètes. Le village s'est, en quelques dizaines d'années, transformé en cité résidentielle, annexe de la ville.

Quelques fermes ont survécu ; deux à Andoy : Jean-Louis Hastir et Pierre Piron ; six à Wierde : Joseph Culot, Armand Ligot, Michel Wauthier, Marc Peeters, Luc André et Emile Hermand. Mais ces fermiers d'aujourd'hui sont fort différents de ceux d'hier ; comme tous les autres, le métier d'agriculteur a beaucoup évolué. Pour illustrer cette évolution, nous avons choisi deux témoins : Jules Servais, qui joue le rôle d'ancien et Pierre Piron, qui représente la nouvelle génération.

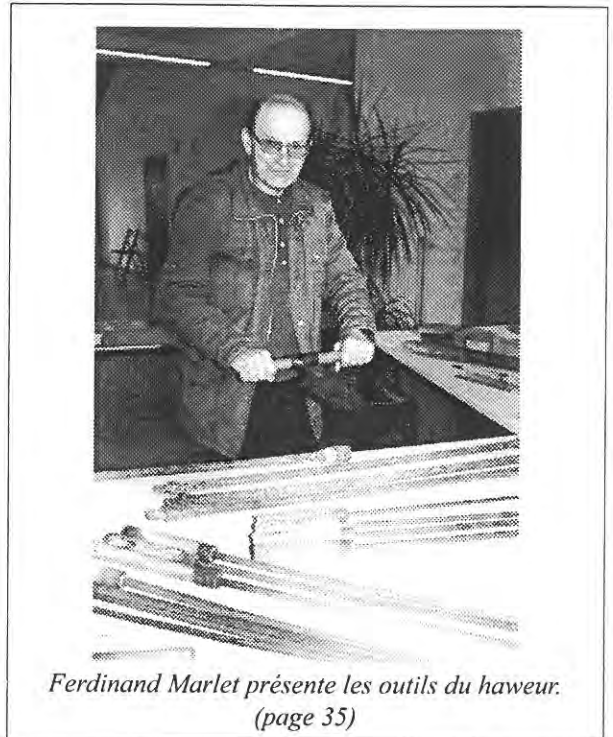
EXCUSES

Pour des raisons techniques indépendantes de notre (bonne) volonté, certaines photos ont souffert de problèmes d'impression. En guise d'excuses, en voici quelques-unes de meilleure qualité.

La rédaction confuse.



La petite fille, c'est Claire Piron... (page 4)



*Ferdinand Marlet présente les outils du haweur.
(page 35)*



*... Nous obtenions, plus de lait qu'avec une trayeuse parce que nous connaissions bien chaque bête...
Photo: Philippe Berger. (page 6)*



Jules Servais et son chariot de foin. (page 25)



Emma Herman et Gustave Culot le jour de leur mariage. Un couple magnifique ! Emma Herman était vraiment très jolie... (page 11)



Jules Servais. Photo: Philippe Berger. (page 5)



Quarante chevaux-vapeur qui ont remplacé Mina... Au volant: Luc Dahin. (page 8)

JULES SERVAIS



Photo: Philippe Berger.

Jules Servais est né le 27 juillet 1930 à Andoy, second enfant d'une famille de quatre ; famille frappée par le malheur : sa sœur cadette, Lise, meurt à cinq ans d'une méningite (une maladie terrible à l'époque dont bien peu réchappaient) et son père le laisse orphelin à l'âge de douze ans.

À l'école communale, d'abord sous la houlette de Monsieur Defleur, puis (en 1937) de Monsieur Lambiotte, puis (en 1939) de Mademoiselle Peeters (future Madame Hastir), le petit Jules est un élève assidu, intelligent, travailleur, aux bulletins très encourageants ; ces enseignants satisfont sa soif d'apprendre et lui inculquent l'amour du travail bien fait ! ... Hélas ! la mort de son père vient briser son enthousiasme scolaire ; le voici, à douze ans, "l'homme" de la famille (son frère Robert est de trois ans son cadet). C'est la guerre... Le cheval a été réquisitionné par les Allemands ; des bœufs le remplacent, vaille que vaille. Aidé par son voisin d'en face, Emile Vincent (précisons que la ferme était située au début de la rue Grande), le gamin prend courageusement la relève du père. En terminant au mieux son école primaire... Et, à quatorze ans, il n'a d'autre choix que de devenir définitivement fermier !

En 1955, il épouse Yvonne Dispaux, une voisine, fille de fermier elle aussi et reprend l'exploitation de son beau-père récemment décédé. Il s'associe avec son nouveau voisin, Fernand Oger.

Marcel Bertrand se souvient de Fernand Oger comme d'un homme particulièrement soucieux de perfection dans tout ce qu'il entreprenait :



Jules Servais adolescent accroupi devant ses bœufs ; l'un d'eux est masqué par sa sœur Aimée. À droite, debout, sa maman Maria. Sur le bœuf, son frère Robert. Accroupi, à gauche, son oncle Arthur Thiry.

" On était toujours réprimandé quand on allait avec lui dresser les gerbes laissées à terre par la lieuse ; il exigeait qu'on les dresse à sa manière. Il avait raison ; s'il survenait une tempête, ses "dizeaux" restaient debout alors que les autres étaient renversés ! Il en était de même pour les "marionnettes" de foin ; celles de Fernand restaient toujours bien droites et bien alignées... "

Autre anecdote racontée par Marcel Bertrand. Un jour, on charriait les récoltes vers la ferme et Jules avait demandé l'aide de son frère Robert pour charger les gerbes sur le chariot. Robert, peu enthousiaste pour ce type



Il fallait planter les dizeaux de la bonne manière !...



Madame Servais, trayeuse manuelle... qui obtenait plus de lait qu'avec une trayeuse mécanique parce qu'elle connaissait bien chaque bête. Photo: Philippe Berger.

d'activité, gardait, avec sa nonchalance coutumière, une allure de sénateur et Jules, exaspéré au plus haut point, l'enguirlandait de belle manière : " Comment peux-tu traîner à un point pareil ? Je ne te comprends pas, tu devrais te remuer un peu plus ! Je me demande ce que tu attends pour te rendre compte ! ". Et Robert de lui répondre placidement : " Ce que j'attends ? Ma pension ! ". Il avait vingt ans !...

Philosophe, volontiers disert, assez critique et pessimiste sur la marche du monde, Jules Servais a vécu consciencieusement sa vie de fermier pendant plus de cinquante ans. Il a tout loisir maintenant de relire encore les mémoires de Charles de Gaulle ; il a tout lu, il connaît tout de ce " monument historique " qu'il admire. Il est bien sûr aussi très fier de son petit-fils



Jules Servais au début des années cinquante marquant, endimanché, son affection pour son compagnon de travail. À califourchon, son frère Robert avec sa petite-nièce Bertha, fille d'Aimée.

Constantin et de son fils Marc qui, à la charrue a préféré le droit (il est substitué du procureur du roi à Namur).

PIERRE PIRON



Pierre Piron est né en décembre 1962, cadet d'une famille de trois enfants. Famille citadine qui ne prédisposait en rien le jeune Pierre à une vocation agricole. Études primaires à Saint-Aubain à Namur (collège qui était encore à la rue de Bruxelles).

Si la rue de Dave était citadine les coteaux qui la surplombaient étaient champêtres ; et il y avait là, à Géronsart, une ferme où Pierre et son frère s'amusaient tellement qu'ils y couraient dès qu'ils en avaient le loisir. Ils y trouvaient bien sûr le plaisir de courir dans les champs et de jouer au fermier mais aussi un bonheur peut-être plus grand encore, une ravissante compagne de jeu.

Les résultats scolaires de l'adolescent risquant



Pierre Piron...à l'âge où il aimait courir dans les champs de Géronsart...

de souffrir de ces évasions trop fréquentes à la ferme, ses parents l'en éloignent en pension, au collège de Burnot. Mais il n'y souffrira que quelques années et parviendra à terminer ses humanités en externe (au collège des Frères de Ciney). Une vocation, née à Géronsart, l'y pousse : il souhaite entrer à l'Ecole d'Agriculture. Refus très ferme (jeu de mots agricole...) des parents. Il entreprend alors, à son corps défendant, des études à l'Ecole Sociale de Namur...

Il reste cependant fidèle à ses amours d'enfance et, en 1987, il épouse la ferme et la fille (Jocelyne) du fermier de Géronsart. Ce fermier, c'est Georges Dotet, petit-fils de Joseph Dotet qui a exploité la ferme de la Tour (c'est-à-dire du château d'Andoy) de 1907 à 1925. Aimable, fils de Joseph et père de Georges, n'a pu prendre la succession de son père et a émigré à Géronsart en 1925.

Par un curieux hasard de l'Histoire, Pierre et Jocelyne ont acheté, en 1991, cette ferme de la Tour, où flotte le souvenir de Maria Dotet, la



Pierre et Jocelyne en jeunes mariés souriants...

fermière qui avait épousé un futur général... (c'est une histoire émouvante qui vous a été contée dans le numéro 39 d'août 2001).

Ils sont installés à Andoy depuis novembre 1992. Cet achat a une valeur historique : la ferme, depuis des siècles fait partie du château et les fermiers exploitants n'en ont toujours été que les locataires. Rappelons les plus récents : après Joseph Dotet, en 1925, Théodore Dechamps et Céline Gillet ; après la mort de Théodore Dechamps (quelques mois après la reprise), Céline Gillet avec son frère François et son fils Joseph ; puis Marcel Nisse (de 1940 à 1956) ; puis Auguste Warnier.

D'une stature imposante, Pierre Piron est aussi loquace que Jules Servais ; un même amour du métier les rapproche. Il s'intéresse passionnément aux problèmes de l'agriculture et en parle avec beaucoup de compétence. Il est responsable régional (pour Namur-Sud) de la fédération wallonne de l'agriculture (la FWA, le syndicat des agriculteurs) et, à ce titre, a deux mandats d'administrateurs : un à l'agence locale pour l'emploi (l'ALE), un autre à la commission consultative d'aménagement du territoire (la CCAT).

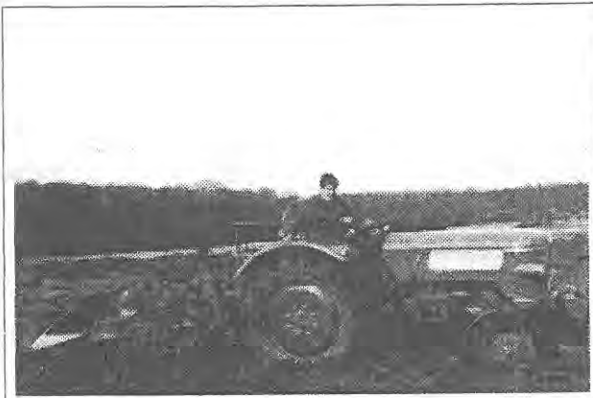
Voilà un fermier qui a un emploi du temps vraiment bien rempli : ces fonctions l'amènent à participer à de nombreuses réunions, aux manifestations des agriculteurs mécontents, aux activités des agriculteurs sympathiques...comme, par exemple, la crèche vivante qu'ils installent sur la place du théâtre à la Noël !...

Pierre et Jocelyne ont deux enfants : Christophe, onze ans, qui manifeste déjà des dispositions techniques prometteuses et Claire, huit ans.

HIER AU PAS PAISIBLE DU CHEVAL, AUJOURD'HUI AU RYTHME INLIASSABLE DU TRACTEUR

Ces deux fermiers sont assez représentatifs de leur génération. Nous nous contenterons de les comparer sous trois aspects : la taille et le type d'exploitation, les méthodes de travail et les équipements, la situation dans la société.

Voyons d'abord ce qui n'a pas changé : les va-



*Quarante chevaux-vapeur qui ont remplacé Mina...
Au volant: Luc Dahin.*

ches produisent toujours du lait, du fumier et des veaux et il faut toujours les nourrir et les traire ; les plantes poussent toujours dans la terre et ne rendent toujours qu'à la mesure des soins qu'on leur donne ; dans la chaîne commerciale, le producteur reste toujours le plus mal rétribué et c'est toujours la commercialisation (le marketing comme on dit maintenant) qui prend le gros du bénéfice !...

La taille et le type d'exploitation

Jules Servais exploitait une quinzaine d'hectares ; la plupart de prairies, quelques-uns de labour. Le froment, l'épeautre, l'orge et la luzerne qu'il cultivait étaient destinés à la nourriture du bétail, une quinzaine de vaches (mais leur nombre fluctuait un peu) qui constituaient l'essentiel du rendement de la ferme. Il ne cultivait qu'un hectare de betteraves.

L'exploitation de Pierre Piron s'étend sur environ septante hectares : quarante de prairies, trente de labours, dispersés sur Andoy, Jambes et Erpent. C'est une exploitation mixte : bétail (cent trente têtes) et cultures (froment, orge, avoine, épeautre, colza, pois, maïs, ...).

Jules Servais nourrissait ses vaches, l'hiver, avec les produits de sa propre récolte, engrangés chez lui.

Pierre Piron stocke ses récoltes dans des silos loués à une société spécialisée pour les vendre au moment le plus opportun ; il nourrit son bétail avec des aliments préparés qu'il achète. Un système rentable puisque, par exemple, la pro-

duction, la mouture et le stockage d'un kilo d'orge lui reviennent plus cher que l'achat d'un kilo d'aliment préparé !

Les méthodes de travail et les équipements

Au début de sa vie de fermier, Jules Servais a labouré, hersé, semé, récolté, transporté... au rythme paisible des bœufs puis des chevaux ; les céréales et le foin étaient mis à sécher, chargés dans les chariots et engrangés à la force du poignet ; les betteraves étaient démarriées à la main (un travail long, pénible et minutieux...) ; les vaches étaient, deux ou trois fois par jour, traitées manuellement. " Nous obtenions, dit-il, plus de lait qu'avec une trayeuse parce que nous connaissions bien chaque bête ".

Pour marcher avec le progrès, Jules a acheté un tracteur, quarante chevaux-vapeur pour remplacer Mina ; un tracteur qui a vaillamment tourné cinq cents heures par an pendant plus de trente ans ; un vieux compagnon qu'il possède encore et qu'il sort de sa retraite, de temps en temps, quand la nostalgie l'y pousse. Au fil du temps, il a aussi acquis une écrémeuse électrique, un hache-betterave et un moulin pour moudre les céréales...

Quand Pierre Piron a commencé, les chevaux avaient disparu du paysage agricole, remplacés par les chevaux-vapeur des tracteurs. Il en possède trois, puissants, qu'il faut remplacer tous les dix ans parce qu'ils fonctionnent plus de six cents heures par an.

Deux comparaisons permettront d'apprécier l'évolution des méthodes de travail. Autrefois, labourer et semer un hectare prenait une semaine ; avec les tracteurs en chaîne, Pierre Piron le fait maintenant en deux heures et demie. La charrue de Jules Servais permettait de labourer quarante centimètres par passage ; une charrue moderne à quatre socs (par ailleurs réglables en largeur suivant la lourdeur du terrain) et un tracteur puissant (cent trente chevaux) laboureront des passes d'un mètre quatre-vingt.

La ferme des Piron est évidemment beaucoup plus mécanisée... Par exemple, pour traiter le lait : une trayeuse, un pipe-line, une écrémeuse,

une barateuse, un refroidisseur pour le lait écrémé...
 Jules Servais étalait les semis dans le temps pour mieux pouvoir organiser les récoltes ; il ne fai-

sait appel à une entreprise que pour récolter et pulvériser certaines céréales et ne demandait de l'aide que pour faire sécher la luzerne (opération qui nécessitait le montage de chevalets).

Administration communale

de

WIERDE.

Province de Namur.

LISTE DES CULTIVATEURS

de la section d'Andoy, commune de Wierde qui possèdent des terrains emblavés de céréales et qui ont subi des dommages par suite des fortes gelées de l'hiver 1933-1934.

nom et prénoms	Domicile	étendue cultivée	étendue endommagée.
1. HASTIER Désiré	Andoy-Wierde	1 Ha 50 ares	1 Ha 50 ares
2. SERVais Arthur	"	86 ares	86 ares
3. OGGER Adolphe	"	48 ares	48 ares
4. OGGER ROMAIN Joseph	"	75 ares	75 ares
5. DISPAUX Edmond	" X		
6. OGGER Théophile	"	40 ares	40 ares
7. DECHAMPS Edouard	"		
8. OGGER François	"	4 Ha	4 Ha
9. OGGER Ferdinand	"	2 Ha 15 ares	2 Ha 15 ares
10. OGGER Héloïse	" X		
11. OGGER Pierre	" X		
12. HERMANT Léonard	"	9 Ha 20 ares	8 Ha 20 ares
13. HASTIER Emile	"	2 Ha	2 Ha
14. MARCHAL Camille	" X		
15. DECHAMPS-CHELET Vve	"	8 Ha 50 ares	4 Ha 50 ares
16. BERTAND Joseph	"	4 Ha 50 ares	4 Ha 50 ares
17. GUILAUME Arthur	"		1 Ha 80 ares
18. PIQUETZ Jean	"	1 Ha	70 ares
19. GEMERET Gaston	"	25 ares	25 ares
20. ETIENNE Raymond	"	25 ares	25 ares
21. TANSYN Sabin	" X		
22. CUVILLIER Adolphe	" X		
<i>Ogger Romain Joseph</i> <i>Dechamps Edouard</i>	T.S.V.P.		4 Ha 20 ares 1 Ha 50 ares

Vu et vérifié par la Commission locale de contrôle, le 29 mars 1934.

Wierde, le 29 mars 1934.

Le bourgmestre,

Les membres
Pierre Lamb
L. Hermand
Gillech Joseph

ch. J. de Mouvan d'Andoy

Cette liste, établie en mars 39, témoigne du grand nombre de fermiers existant au village. N'y sont repris que ceux d'Andoy qui ont souffert des fortes gelées...

Chez Pierre Piron, au contraire, tous les semis ont lieu en même temps : une semaine pendant laquelle on travaille intensivement en continu, presque jour et nuit. La récolte du maïs et des céréales est faite par une entreprise spécialisée (l'achat d'une moissonneuse, très chère et utilisée seulement pendant les courtes périodes de moisson, n'est évidemment pas rentable). Il lui est impossible d'engager des saisonniers parce qu'ils deviennent rares et surtout parce que les charges sociales sont excessives.

La situation dans la société

Les petits fermiers d'antan, nombreux, dont la seule ambition était de subvenir à des besoins assez modestes, solidaires devant les mêmes difficultés, esclaves de la terre et de la météo mais pas des trusts agro-alimentaires, étaient parfaitement intégrés dans une société à dominante agricole. L'administration ne les accablait pas trop et l'écologie, un concept encore ignoré, ne leur causait aucun souci.

Tout cela a bien changé. Les petites fermes ont disparu, tuées par le progrès, par un mot terrible et assassin : la RENTABILITE. Maintenant, pour être rentable, la ferme est devenue une entreprise qui exige d'énormes investissements et beaucoup de science : le fermier moderne doit avoir des notions d'agronomie, d'art vétérinaire, de chimie, de mécanique, de comptabilité, d'informatique... (j'en oublie sûrement). La "rentabilité" impose des endettements croissants pour agrandir l'exploitation, renouveler le matériel...

Hé oui ! La vie du fermier moderne est loin d'être simple. Comme l'énonce avec philosophie Jules Servais : " La mécanisation ? Elle ne libère pas l'homme comme on pourrait le croire ! Elle l'accable ! Le fermier est esclave de ses machines ! ”.

Mais il n'y a pas que par les machines que le fermier moderne est accablé ; il l'est aussi par les contrôles, les inspections et les analyses ; le bétail, le lait, l'eau, le purin, le fumier, les quotas, les aides aux revenus... tout est sujet à taxe et à contrôle... Et puis un nouveau concept va imposer de nouvelles contraintes : la traçabilité.

Les crises récentes (vache folle, dioxine...) ont durement frappé ; le prix d'une tête de bétail a chuté de vingt à vingt-cinq pour cent en quelques années !

Ainsi, les progrès énormes dans tous les domaines : les engrais, les semences, les pesticides, les aliments, la gestion, les machines... ont certes augmenté le rendement mais bizarrement le fermier travaille toujours autant sinon plus pour satisfaire des besoins sans cesse croissants et on a l'impression que le fermier d'aujourd'hui n'est pas plus heureux que le fermier d'hier.

Pierre Piron philosophe aussi : " Autrefois, le cheval était un véritable compagnon de travail qu'il fallait nourrir et ménager. L'homme et l'animal allaient du même pas, étaient identiquement fatigués, avaient les mêmes limites ; par exemple si la terre avait été rendue trop lourde par la pluie le cheval était impuissant à la labourer ; on attendait de meilleures conditions... Le tracteur, lui, n'est jamais fatigué ; sa puissance lui permet de vaincre les terrains les plus lourds, par tous les temps ; si bien que l'on travaille plus au rythme des saisons que suivant les caprices de la météo... ”.

Quelques chiffres, pour concrétiser une évolution. En 1950, il y avait, en Wallonie, environ 58.000 fermiers, exploitant en moyenne 12 hectares ; il en reste environ 12.000, exploitant en moyenne 45 hectares. Notre vénéré ministre de l'agriculture wallonne prédisait récemment à la télévision que, dans dix ans, la moyenne sera probablement de septante hectares !

Et demain ?

L'urbanisation s'amplifie, l'appétit insatiable des dieux " rentabilité " et " compétitivité " est de plus en plus difficile à satisfaire, les contraintes administratives et environnementales s'alourdissent ! Nos deux témoins sont fort pessimistes sur l'avenir agricole de la région. Mais cet avenir, c'est une autre histoire !

G. Donnet avec la collaboration de Marcel Bertrand, Marie Bodson, Aimée Servais et bien sûr Jules Servais et Pierre Piron. Que nous remercions.

LE TEMPS DES BOURGMESTRES

(suite 10)

DE 1937 A 1944

GUSTAVE CULOT ET JEAN de MOREAU

GUSTAVE CULOT

Désiré Dispaux est décédé le 11 mai 1937. Jusqu'aux élections suivantes, c'est-à-dire jusqu'en octobre 1938, l'intérim de la fonction de bourgmestre a été assuré par Gustave Culot, premier échevin.

Gustave Culot est né le 13 août 1906, aîné d'une famille de cinq enfants (Flore, Joseph, Gaston et Maria lui succèdent). Sur la liste des électeurs de 1936, il est domicilié au numéro 27, rue du Fonds du Village où, avec son père et ses frères, il travaille à la ferme paternelle.

Quand il a épousé Emma Herman, une des quatre filles de la Grande Ferme d'Andoy, il a re-



Emma Herman et Gustave Culot le jour de leur mariage. Un couple magnifique ! Emma Herman était vraiment très jolie...



Gustave Culot en 1942, prisonnier en Allemagne

pris une ferme au numéro 87 de la route de Marche.

C'était un homme calme et serviable qui a réglé avec efficacité les problèmes de la vie courante de la commune. Cette année était encore assez insouciant malgré les menaces de guerre qui pointaient à l'horizon et les comptes rendus des conseils communaux ne laissent transparaître aucun événement particulier.

Gustave Culot est décédé d'une crise cardiaque en 1959...

LES ELECTIONS DE 1938

Pour des raisons qui n'y sont pas indiquées, le moniteur du 4 octobre 1938 publie une loi qui reporte au 16 les élections communales prévues pour le 9.

Elections communales 1938. — Affiches.

Modèle de l'affiche à faire apposer par le Collège des Bourgmestre et Echevins, au plus tard le 7 octobre 1938, dans toutes les communes où l'élection ne s'est pas terminée sans lutte.

Le Collège des Bourgmestre et Echevins a l'honneur de porter à la connaissance des électeurs de la commune que la date des élections communales, primitivement fixée au dimanche 9 octobre, est reportée par la loi du 4 octobre 1938, au dimanche 16 octobre 1938.

Les électeurs communaux sont priés de se rendre dans les locaux qui leur ont déjà été indiqués, pour prendre part au scrutin qui sera ouvert le dimanche 16 octobre 1938, de 8 à 14 heures.

Les lettres de convocation et les bons de transport gratuit établis en vue du scrutin du 9 octobre 1938 sont valables pour les élections du 16 octobre.

Extrait du Moniteur.

Pour ces élections, deux listes sont en présence. La liste No 1 (catholiques) comprend Joseph Bertrand, Gustave Culot, Noël André, Séverin Peeters, Jean de Moreau d'Andoy, Désiré Damien et Ernest Pirmez. La liste No 2 (intérêts communaux) comprend Fernand Fièvet, Léon Detilleux, Antoine Sandron, Alfred Guillaume, Antoine Demazy, Emile Van Put et Georges Martin.

Il y a deux cent quarante et un électeurs et deux cent quarante-sept électrices. La liste No 1 obtient cinq élus : Bertrand, Culot, André, de Moreau et Pirmez ; la liste No 2 en obtient deux : Fièvet et Detilleux.

Un petit coup de théâtre éclate en décembre : Gustave Culot ne réunit pas les conditions exigées par la loi pour être élu membre de conseil de la commune de Wierde. L'arrêté royal du 27 décembre en décrit longuement la raison ; arrêté qui vous permettra d'apprécier comment la loi définit le "siège du domicile" !... "...Le

COMMUNE de **Wierde**
Province de Namur

Convocation du Collège Electoral
ELECTIONS COMMUNALES

Désignation de l'Electeur
Nom prénoms
(épouse ou veuve de, s'il y a lieu)
profession domicile à
rue n° né à le ...

M.

Nous avons l'honneur de vous prier de vous rendre, MUNI DE LA PRESENTE LETTRE DE CONVOCATION, le DIMANCHE 9 OCTOBRE 1938, entre 8 heures et 14 heures.

à la Maison Communale

pour procéder à l'élection de sept membres au Conseil communal, en remplacement de MM. ANDRÉ, Noël, BERTHIAUD Joseph, CULOT, Gustave, DETILLEUX, Joseph, DISPAUX, Désiré, HASTIR, Désiré, PEETERS, Séverin.

Veuillez, M., accusé la réception de la présente lettre de convocation en apposant, en-dessous de votre nom, sur le récépissé ci-joint, votre signature précédée de l'indication de la date à laquelle la présente vous aura été remise.

PAR LE COLLEGE DES BOURGMESTRE ET ECHEVINS :
Le Secrétaire, C. HASTIR. Le Bourgmestre, G. CULOT.

Voir au dos les instructions pour l'electeur.

SECTION UNIQUE

Convocation du collège électoral.

FORMULE N° 1
Communes de moins de 5000 habitants.
BUREAU PRINCIPAL

Collège électoral de la commune de **Wierde**.

Elections communales du **9 octobre 1938**

Arrêt de la liste des Candidats
PROCÈS-VERBAUX

A. - Arrêt provisoire de la Liste des Candidats
Séance du **24 septembre 1938**

Le bureau principal,
Vu les candidatures présentées pour l'élection communale du **9 octobre 1938**, conformément aux articles 22 et 23 de la loi électorale communale ;
Vu les déclarations d'acceptation des candidats,
Arrête provisoirement, ainsi qu'il suit, la liste des candidats dont les présentations et acceptations sont actuellement tenues pour régulières :

NOMS	PRÉNOMS	PROFESSION	DOMICILE
CANDIDATS AUX MANDATS EFFECTIFS			
1. Bertrand	Joseph	cultivateur	Wierde
2. Culot	Gustave	cultivateur	Wierde
3. André	Noël	cultivateur	Wierde
4. Peeters	Séverin	cultivateur	Wierde
5. de Moreau d'Andoy	Jean	journaliste	Wierde
6. Damien	Désiré	journaliste	Wierde
7. Pirmez	Ernest	cultivateur	Wierde
8. Fièvet	Fernand	cultivateur	Wierde
9. Detilleux	Léon	cultivateur	Wierde
10. Sandron	Antoine	cultivateur	Wierde
11. Guillaume	Alfred	journaliste	Wierde
12. Demazy	Antoine	maçon	Wierde
13. Van Put	Emile	maçon	Wierde
14. Martin	Georges	maçon	Wierde
CANDIDATS A LA SUPPLÉANCE EN CAS D'ÉLECTION SANS LUTTE			

De tout quoi il a été dressé le présent procès-verbal.
A. **Wierde**, le **24 septembre 1938**.

Le Secrétaire, *C. Hastir*
Les Membres du bureau, *Ch. de Moreau, S. Peeters, G. Culot*
Le Président, *G. Culot*

ARRET DÉFINITIF
T. S. V. P.

siège du domicile de l'intéressé, c'est-à-dire le lieu d'où cette personne ne s'éloigne qu'avec le désir et l'espoir d'y revenir dès que la cause de son absence aura cessé, ce lieu n'est plus à Wierde mais à Sart-Bernard ...".

La ferme de Gustave Culot était du mauvais côté de la route de Marche ; la tante chez qui "il avait conservé la disposition de certaines pièces" pour justifier son domicile à Wierde habitait la maison actuellement occupée par la fleuriste Christy.

Bien que ce soit lui qui ait obtenu le plus de voix, une sorte de plébiscite qui était une preuve manifeste de la considération que lui portaient ses administrés, il doit céder sa place au premier suppléant de sa liste, Séverin Peeters. S'il n'y avait eu cet incident, Gustave Culot aurait été reconduit dans sa fonction et le destin de Jean de Moreau en eut été bien différent... C'est donc Jean de Moreau qui, à son corps défendant, est choisi comme bourgmestre, choix officialisé par l'arrêté royal du 22 février 1939. L'installation et la prestation de serment du nouveau bourgmestre ont lieu à la séance du conseil du 10 avril. Conseil qui est dès lors consti-

27 DECEMBRE 1938. — Arrêté royal. — Elections communales. — 1938. — Wierde. — Réformation d'une décision de la députation permanente du conseil provincial de Namur.

LEOPOLD III, Roi des Belges,

A tous, présents et à venir, SALUT.

Vu la décision en date du 2 décembre 1938, par laquelle la députation permanente du conseil provincial de Namur a validé les élections qui ont eu lieu à Wierde le 16 octobre 1938;

Vu le recours formé contre cette décision le 7 décembre 1938 par le gouverneur de la province;

Attendu qu'il résulte de l'enquête à laquelle il a été procédé que l'un des élus de la liste 1, M. Culot, Gustave, habite avec sa famille une maison sise sur le territoire de la commune de Sart-Bernard; que, s'il a conservé la disposition de certaines pièces dans la maison de ses tantes, où il habitait précédemment et qui est située sur le territoire de la commune de Wierde, il est cependant hors de doute que son foyer domestique n'y est plus établi; que, dès lors, c'est la commune de Sart-Bernard et non celle de Wierde qui constitue le siège du domicile de l'intéressé, c'est-à-dire « le lieu d'où cette personne ne s'éloigne qu'avec le désir et l'espoir d'y revenir dès que la cause de son absence aura cessé » (exposé des motifs du titre III, livre 1^{er}, du Code civil);

Attendu qu'il ressort de ces constatations que M. Culot, Gustave, ne réunit par les conditions exigées par la loi pour être élu membre du conseil de la commune de Wierde;

Vu les articles 65, 3^o, et 76 de la loi électorale communale;

Sur la proposition de Notre Ministre de l'Intérieur et de la Santé publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Article 1^{er}. La décision susmentionnée de la députation permanente du conseil provincial de Namur, en date du 2 décembre 1938, est réformée en tant qu'elle valide les pouvoirs de M. Culot, Gustave, en qualité de conseiller communal de Wierde.

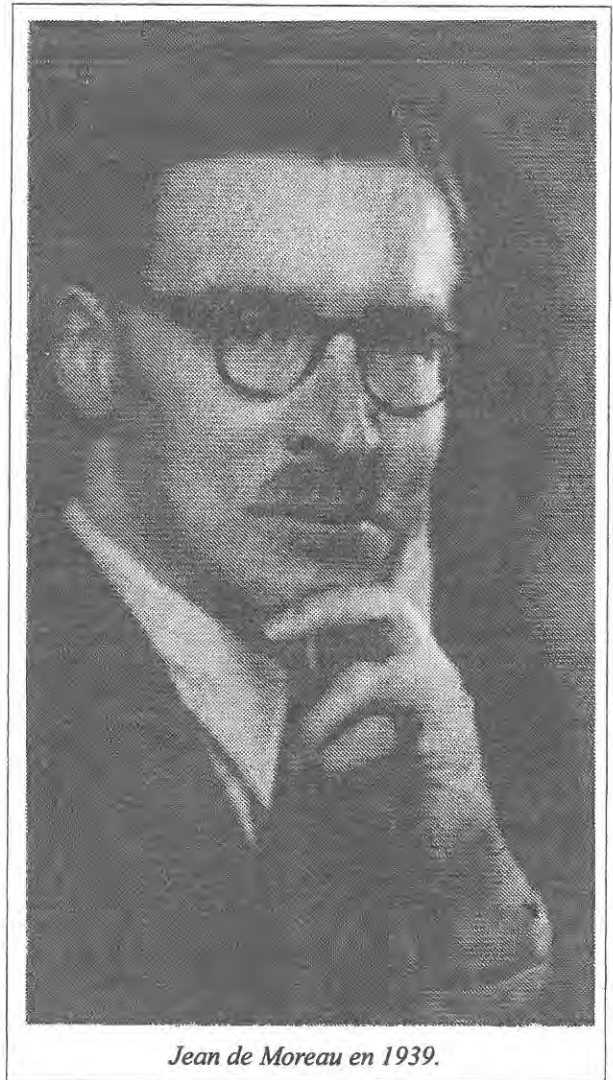
Elle est confirmée pour le surplus.

Le premier suppléant de la liste n^o 1, M. Peeters, Séverin, sera appelé, après vérification complémentaire de ses pouvoirs par le nouveau conseil, à occuper la place demeurée vacante par suite de l'inéligibilité de M. Culot, Gustave.

Mention de ces dispositions sera faite au registre des délibérations de la députation permanente, en marge de l'acte réformé.

Art. 2. Notre Ministre de l'Intérieur et de la Santé publique est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 27 décembre 1938.



Jean de Moreau en 1939.

tué de la manière suivante.

Bourgmestre : chevalier Jean de Moreau d'Andoy (journaliste, Andoy, 1906). Échevins : Ernest Pirmez (cultivateur, Andoy, 1898) et Séverin Peeters (journalier, Wierde, 1885). Conseillers : Joseph Bertrand (cultivateur, Andoy, 1878), Noël André (employé, Andoy, 1903), Léon Detilleux (électricien, Wierde, 1901), Fernand Fiévet (employé, ?, 1897).

JEAN de MOREAU D'ANDROY

L'enfant, l'adolescent.

Jean de Moreau est né le 29 mars 1906 à Namur où son père, Adolphe de Moreau était lieutenant au 1^{er} régiment des Lanciers. Ce père que nous avons retrouvé comme bourgmestre de 1926 à 1932 a été longuement évoqué dans le Crespon No 41 d'avril dernier. Rappelons que Jean est le quatrième d'une famille de six enfants.

Les études de notre héros sont déterminées par

les mutations du père et ... la guerre ; elles commencent chez les Frères, à Mons (où le commandant de Moreau a fait mutation en 1911), continuent dans un collège de Jésuites belges en Angleterre (où la famille a émigré pendant la guerre) et se poursuivent au collège Notre-Dame de la Paix à Namur, d'abord comme pensionnaire (le colonel de Moreau est en Allemagne occupée après la guerre), puis comme externe (quand son père revient occuper le château d'Andoy en 1922). Il faisait la route à vélo. Désireux d'être prêtre comme son frère Guillaume il entre, en septembre 1924, au noviciat d'Arlon. Après deux ans sa santé le trahit : il doit renoncer à la prêtrise. Soigné et rétabli, il persévère cependant et " fait sa philosophie " à Namur. Mais de nouveau, pour des problèmes de santé, " on " lui enlève tout espoir d'entrer au séminaire. Il fait alors des études de droit à Louvain.

Cette interdiction d'accès au séminaire paraît

un peu étrange quand on connaît la vie active, sportive même, qu'il a continuellement menée ! Par exemple, il est scout depuis l'âge de dix ans et le restera toujours ; il sera notamment chef du clan du Beffroi. Son totem : " Ours des cavernes " ! On se demande bien pourquoi. Chrétien convaincu et très actif, il sera aussi secrétaire provincial de l'ACJB (Action catholique de la jeunesse belge) et brancardier des pèlerinages à Lourdes. À Andoy, il installe une bibliothèque publique à l'école des filles et fonde une association (la Confrérie Fraternelle) qui organise un voyage à Lourdes tous les deux ans pour les jeunes gens (le voyage coûtait six cent quarante francs économisés dans une cagnotte à raison de vingt-cinq francs par mois !).

L'homme

Après un stage au barreau, Jean de Moreau devient journaliste au quotidien " Vers l'Avenir ". Le monde et l'aventure l'attirent : il pratique l'alpinisme et fait notamment trois séjours en Espagne dont il raconte la guerre civile dans son journal. En mars 1940, il tente de rejoindre le contingent belge du corps expéditionnaire anglo-français sensé aller aider la Finlande à résister à l'envahisseur soviétique. L'expédition est fumeuse ; ils arrivent trop tard... Bloqué à Stockholm pendant plusieurs semaines à cause de l'invasion du Danemark par les Allemands (le 9 avril 1940), il parvient à rentrer en Belgique le 25 avril via Berlin. Qu'était-il allé faire dans cette galère ? Ce voyage insensé ne fut pas inutile ; il permit au journaliste-bourgmestre de constater l'impréparation et les erreurs des Alliés, constat qu'il exprima dans un article qui parut au début du mois de mai : un cri d'alarme sévère, d'une rigoureuse franchise... paru hélas ! quelques jours avant que les faits lui donnent raison. Il signa son dernier article dans " Vers l'Avenir " le 7 mai 40 ; le journal ne parut pas pendant la guerre.

" Cœurs belges ", un journal de la Résistance, a publié, le 15 novembre 1946, un hommage à Jean de Moreau dont nous extrayons ce portrait, écrit par Marc Delforge (du journal Vers l'Avenir) : " Pauvre cher Jean ! Nous ne le verrons plus, le matin, franchissant le seuil de la redac-

tion, bardé de cuir, son vieux feutre délavé déformé par la course, enlevant ses gros gants de motocycliste et distribuant à la ronde de chaudes poignées de main, tandis que derrière ses lunettes embuées, souriait son regard clair et doux. Grand scout ingénu et bon qui marchait dans la vie en éclaireur.

Il y a dix ans qu'il était venu chez nous, avec sa bonne volonté novice, sa rude loyauté, son modeste désir de servir. Il avait débuté dans des tâches obscures, accomplies joyeusement, puis le monde et l'aventure avaient séduit son âme de chevalier... Deux qualités frappaient en lui : la droiture et la simplicité. Ses reportages ne brillaient point par un style imagé ou des observations pittoresques. Il voyait honnêtement : là était l'inestimable valeur de son témoignage... "

Le 10 avril 1939, l'année de la drôle de guerre, le voici bourgmestre d'une position fortifiée : un village creusé de trous et de tranchées, quadrillé de barbelés, divisé par une barrière antichars, bardé de casemates, de canons et de mitrailleuses, inondé d'artilleurs et de fantassins... Tout cela ne va pas sans problèmes : les cultures sont blessées, les bois abîmés, les habitants perturbés... Jean de Moreau vit cette drôle de guerre soucieux mais actif et gère au mieux la préparation de son village à la guerre. Le 10 mai, la menace se concrétise !

Le 12, c'est un dimanche, il fait évacuer la population, en appliquant, dans la pagaille, les plans préparés depuis quelques mois ; il charge sa sœur Ghislaine de sauver les principales archives communales et détruit tout ce qui pourrait servir à l'envahisseur.

Il tente ensuite de se faire engager comme volontaire au 13^{ème} de ligne mais en vain ; le 15, il entame à moto, un voyage tumultueux qui le

Il me pensait que dans ces conditions, n'ayant profité que de l'autorisation de quitter le pays après avoir assuré jusqu'à l'extrême limite mes fonctions de bourgmestre et m'étant mis immédiatement après, volontairement (j'avais été déclaré inapte au service), à la disposition de l'armée belge (étant resté un mois dans un camp de recrutement), j'ai rempli entièrement mes devoirs de bourgmestre et de patriote.

Si mes explications étaient jugées insuffisantes, je demande à passer devant une cour d'honneur qui aura à statuer sur mon attitude après avoir pris connaissance des pièces justificatives que je puis produire et éventuellement entendu les témoins qui sont prêts à certifier l'exactitude de ce rapport.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments le plus distingués

Jean de Moreau d'Andoy
(s) Bourgmestre de Wierde

Extrait du rapport transmis par Jean de Moreau en août 1940.

conduit au bord de la Méditerranée, à Agde (près de Narbonne) dans un camp de recrutement de l'armée belge (un des fameux CRAB). Ce camp est déplorable et Jean de Moreau, toujours très scout, s'y démène pour remettre un peu d'ordre ! Enfin, il parvient à rentrer à Wierde le 9 août pour gérer un village dorénavant dirigé par les occupants allemands.

La résistance

Jean de Moreau est bourgmestre sous l'occupant mais, activement et courageusement : résistant !

Dès septembre 40 il participe à l'édition des premiers journaux clandestins du pays : " Tenir " et " La Libre Belgique " ; en octobre, avec sa sœur Ghislaine, il entre dans un mouvement de résistance particulièrement actif, le service Clarence dont il deviendra rapidement le chef provincial (ce réseau Clarence a été longuement expliqué dans le No 34 de décembre 1999 où sont relatés les exploits de Ghislaine de Moreau et Thérèse de Radiguès).

En mars 42, Marc Delforge, son collègue au journal, lui propose de passer à Londres. Il y renonce : " Je voudrais t'accompagner mais je ne le puis. Je viens de me marier. Je me dois à mon jeune foyer. Et puis, il reste du travail à faire ici. Pour moi, partir maintenant serait désertier ".

Particulièrement prudent, Jean de Moreau ne sera pas inquiété pendant ces quatre années de résistance active. Ce n'est qu'à quelques semaines de la libération qu'il est arrêté. Le 1^{er} août 1944 !

La déportation

Ce matin-là, vers sept heures, le château d'Andoy est investi et perquisitionné. Interdiction est faite au bourgmestre de quitter le village. Le soir, après un nouvel interrogatoire au château, les Allemands l'emmènent à la prison de Namur sous le prétexte que des armes et des explosifs auraient été découverts dans un fortin situé dans le parc (ce qui n'a jamais pu être confirmé !). Il ne sera ni interrogé ni condamné. C'est comme otage, pas comme résistant, qu'il sera plongé dans " la nuit et le brouillard ", la

mort lente des camps nazis.

Le 8 août, il fait partie d'un convoi de huit cents Belges expédiés à Buchenwald. Voyage extrêmement pénible dans des wagons à bestiaux surpeuplés... À l'arrivée, dépouillement, immatriculation... À partir de ce moment Jean de Moreau ne sera plus que le numéro anonyme 75431, harcelé par des bourreaux impitoyables dans des conditions de survie et de travail cyniquement inhumaines.

Le 23 août, il fait partie de la sélection transférée au camp de Dora, une usine souterraine creusée dans le massif du Harz ; on y construisait les V2 (les premiers missiles porteurs de bombes qui ont permis à Hitler d'atteindre Londres). Dora avait une sinistre réputation ; Dora était considéré comme l'enfer de Buchenwald !... Jean de Moreau est désigné pour un des commandos les plus meurtriers, chargé de transporter, sous les coups d'un kapo sadique, les matériaux de construction et les déblais de la mine. Le travail est exténuant, les conditions épouvantables... Jean de Moreau n'y survivra pas. Au début de novembre, il est admis à l'infirmerie probablement pour une pneumonie ; transféré à l'infirmerie du camp de Dora le 19, il y meurt le 3 décembre. Il y a été vraisemblablement incinéré... (un récit plus complet de la déportation de Jean de Moreau et de son compagnon d'infortune, Joseph Lelaboureur, est paru dans le No 21 d'octobre 1995)

Jean de Moreau a épousé, le 11 juin 1941, à Noville-lez-Bastogne, Gabrielle d'Hoffschmidt ;

"Doué d'un courage ardent ce patriote soutint très brillamment au sein d'un service de renseignements et d'action une lutte ardente contre l'envahisseur. Avec une activité inlassable réalisa à l'entière satisfaction de ses chefs les missions dangereuses dont il fut chargé. Arrêté et déporté en Allemagne il mourut victime de son dévouement à la cause alliée faisant preuve du plus pur esprit de sacrifice."

Texte des distinctions attribuées à Jean de Moreau en 1946 (Chevalier de l'ordre de Léopold II avec palme et croix de guerre 40 avec palme).

**Œuvre Nationale Belge
de Défense contre la Tuberculose**

Reconnue d'Utilité Publique (arrêté royal du 28 juin 1930)
Sous le Haut Patronage de S. M. la Reine Elisabeth
et de S. M. le Roi



**Nationaal Belgisch Werk
tot Bestrijding der Tuberculose**

Van Algemeen Nut erkend (koninklijk besluit van 28 Juni 1930)
Onder de Bescherming van H. M. de Koningin Elisabeth
en van Z. M. den Koning

S. II

Le *avril* 1939.

M. Monsieur le Bourgmestre,

Le dimanche 21 mai prochain aura lieu, dans tout le pays, la "JOURNÉE NATIONALE DE LA TUBERCULOSE". La "Rose de Mai" sera vendue, à cette occasion, au profit de notre dispensaire.

Nous nous permettons de vous demander si vous ne pourriez nous aider à organiser cette vente dans votre commune, en faisant appel notamment à la collaboration de la jeunesse des écoles, toujours prête à se dévouer lorsqu'il s'agit d'une grande et utile action.

La Tuberculose doit être combattue par tous les moyens, et les frais qu'elle entraîne la lutte entreprise par les œuvres antituberculeuses sont très élevés. De 47.000 en 1930, le nombre des malades pris en charge par les 107 dispensaires du pays est monté à près de 77.620 en 1937. En même temps, à cause de la crise, l'Œuvre a vu diminuer considérablement ses ressources normales. L'appui pécuniaire et moral de la partie éclairée de la population nous est donc, plus que jamais, nécessaire pour continuer à assister les tuberculeux indigents de notre région, et poursuivre notre action préventive en faveur de toute la collectivité.

ils ont eu deux enfants : Guillaume, né en 1942 et Elisabeth, née en mars 1944.

Chrétien convaincu, ardent patriote, il a laissé le souvenir d'un homme intègre et courageux, d'une autorité naturelle, d'un dévouement absolu, ayant un sens aigu du devoir et de la justice. Tel est l'homme qui fut bourgmestre de notre commune à un moment particulièrement critique de son histoire !

LE CONSEIL COMMUNAL AU TEMPS DE JEAN de MOREAU

D'avril 39 à mars 40, le conseil communal se réunit régulièrement pour traiter les affaires courantes de la commune : entretien des routes, électrification, travaux de peinture à l'église de Wierde, relations difficiles avec les autorités militaires (illustrées plus loin), difficultés financières, etc.

Le 18 septembre 1939, pour renflouer les caisses de la commune, le conseil décide de créer une imposition de cinq cents francs par serveuse de café, d'hôtel ou d'établissement similaire où l'on débite des boissons ou des repas ; cette taxe annuelle sera à charge du patron ou du com-

merçant occupant des serveuses de sexe féminin.

Le 9 décembre 39, la situation financière amène la commune à créer de nouvelles taxes : une taxe forfaitaire de vingt-cinq à cinquante francs par quinzaine sur les échoppes établies sur la voirie communale par plusieurs commerçants pour les nombreuses troupes en cantonnement dans la commune ; une imposition de septante-cinq centimes additionnels à l'imposition provinciale sur les chiens ; une taxe pour l'entretien de la voirie de cent pour cent de la contribution foncière pour les propriétés bâties ; une taxe annuelle sur les véhicules de toute nature : quarante francs pour les véhicules à deux roues, soixante pour les véhicules à plus de deux roues et à un animal de trait, quatre-vingt pour les véhicules à plus de deux roues et plusieurs animaux de trait ; sont exempts les véhicules traînés par des vaches, des ânes, des chiens ou des chèvres et ceux qui sont conduits à bras !...

Date importante pour le conseil : le 11 avril 1941 l'autorité occupante suspend l'activité des conseils communaux. Un long arrêté du ministre de l'Intérieur définit les nouveaux modes de désignation et de fonctionnement des fonction-

Matratisation communale
de
WIERDE
le 5 août 1939.

Le Bourgmestre,

La vue de la fourniture des charbons aux trois écoles de la commune, vous est remise par le prix dans la huitaine pour la fourniture éventuelle de ce ou de ces charbons (matériaux) pour comb. qui a été à bras, provenant de la concession de Charleroi.

Ce prix doit comprendre tous frais quelconques de transport, vérification, remise en état, etc.

La fourniture devra être effectuée dans la quinzaine de la notification qui sera faite au fournisseur.

La quantité de la tonnage est à répartir en parties égales à chacune des écoles.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Bourgmestre,
J. de Moreau d'Andoy

À Monsieur
Charbons.

Jules Laloux à Venin
Joseph Roger à Andoy, Vieille
Léon Sauri à Jambes.
Gustave Culot (Pantank) à Limbourg.
Edmond Lenoir à Moulloy.

naires communaux de même que la désignation et les pouvoirs des bourgmestres et des échevins.

À Wierde, Jean de Moreau, Séverin Peeters et Ernest Pirmez restent en place ; les conseillers élus ne participent plus aux rares réunions du collège ; Cyrille Hastir reste secrétaire.

Quelques documents

Les documents présentés illustrent certains aspects de la vie à cette époque, les problèmes posés au conseil communal par la guerre et certaines activités de Jean de Moreau. Certains documents sont des témoins importants !

1. En 1939, la tuberculose fait encore des ravages

Remarque : le dispensaire anti-tuberculeux de Namur était situé 14, boulevard Cauchy.

2. Une commande de charbon pour les écoles

Ce document daté du 8 août 1939 rappellera aux anciens les grands poêles à charbon qui ont chauffé leur enfance... Vous remarquerez que le bourgmestre signe : "Chevalier (en abrégé) J. de Moreau d'Andoy".

3. Les nids de poules de la rue Grande

Ce document, qui se passe de commentaire, est à considérer comme une illustration de l'article sur les tribulations de la rue Grande présenté par Marcel Bertrand dans le numéro 40 de dé-

ROUSSEAU G.
COMMISSAIRE-VOYER PRINCIPAL
VILLA BELMINE
ANDENNE -

Ordeur le 26-10-39.
Monsieur le Bourgmestre de Wierde.

M. Proquet, transporteur par autobus, de Andenne - Toulon - Namur, vice-versa, réclame à M. le Gouverneur contre le mauvais état de la route de son parcours que il emprunte sur le territoire de votre Commune.

Il s'agit de maintenir un service public dans de bonnes conditions - j'ai inspecté dernièrement ce parcours et je dois reconnaître que certaines sections sont dangereuses pour la circulation générale.

Je vous demande de bien vouloir envisager faire exécuter le nécessaire pour combler les nids de poules parfois énormes, et afin de pouvoir donner des preuves à l'appui du rapport que je dois remettre à M. le Gouverneur, je vous prie de me faire connaître votre décision.

Mieux encore serait de pouvoir dire que le travail est exécuté.

Le C^{re} voyer
G. Rousseau

Repondre le 28/10, rappelant les démarches faites pour obtenir des subventions. En attendant une séparation complète nous remetton 80 m³ de paille

Il y a actuellement dans la commune, section d'Andoy, des abris en béton en construction (blocs de béton réunis par des barres de fer). De divers côtés on a déchargé des camions de pierres pour bétonnage, sans doute. Des matériaux pour construction de baraquements ont également été apportés sur le terrain sans qu'aucune réquisition soit faite, sans convocation ni des propriétaires, ni des locataires des terrains, ni de l'administration communale.

Je ne sais si la question des baraquements vous concerne, mais on semble vouloir en construire à côté du seul puits à eau potable de la commune. Pour raison d'hygiène, je me vois obligé de m'opposer formellement à l'occupation de cet emplacement. Je tiens en outre à signaler que tous les étés, nous sommes obligés de rationner la population en eau, et que l'occupation de pareil emplacement aurait pour résultat que l'eau potable étant utilisée pour tous usages par l'année, la population se trouverait rapidement à court d'eau.

cembre 2001.

La note, en marge, de la main de Jean de Moreau, est un peu difficile à lire ; en voici le texte : " Répondu le 28/10, rappelant les démarches faites pour obtenir des subsides. En attendant une réparation complète nous remettons 80 m³ de pierres ".

4. Les militaires belges sont vraiment très envahissants

Dans une lettre adressée au commandant du Génie de la Position Fortifiée de Namur le bourgmestre s'insurge contre les dommages que

l'occupation militaire du village inflige à la population. Remarquez aussi que le problème de l'eau n'est toujours pas résolu en janvier 40.

5. Les feuillées des militaires sont un danger pour l'hygiène publique

Dans une lettre adressée au général commandant la 8^{ème} division d'infanterie demande que des latrines convenables remplacent les nombreuses feuillées qui deviennent des foyers d'infection constituant un réel danger pour les habitants.

Le stationnement prolongé dans la commune de Wierde (Section d'Andoy) de diverses troupes amène une telle multiplication des feuillées qu'elles deviennent par leur étendue de véritables foyers d'infection qui sont déjà un réel danger pour l'hygiène publique.

En ma qualité de bourgmestre, je demande donc d'urgence l'installation de latrines portatives avec tines, comme le prévoit le règlement sur l'organisation du terrain.

Les emplacements devraient être délimités avec le concours de l'administration communale afin qu'éventuellement elle puisse établir les ordres de réquisition nécessaires et veiller à ce que ces emplacements soient clôturés. Rien, en effet, n'a été présenté, pas plus en ce qui concerne les troupes logées en baraquement que pour celles logées dans les cantonnements particuliers.

J'insiste sur l'urgence de la chose. La situation actuelle ne peut durer et je demande rien d'autre que l'observance des règlements existants et indispensables à l'hygiène de la population aussi bien que de la troupe.

6. Des plans d'évacuation secrets et inapplicables ?

Le brouillon d'une lettre, datée du 30 janvier 1940, de la main de Jean de Moreau, adressée à l'autorité militaire responsable (?), met en évidence les lacunes et les difficultés d'application des plans d'évacuation de la population en cas d'attaque allemande.

En voici quelques extraits caractéristiques. Extraits qui montrent aussi la vigueur de ses réactions face à une situation et des autorités assez

2 Evacuation.
 Votre note porte le mot secret. Je me permets d'abord de demander ce qu'il faut entendre par secret. Quand j'ai voulu organiser l'évacuation de façon sérieuse et que je me suis adressé à la direction de la Croix Rouge pour l'assistance de M. le Baronne Carton de Wiart M. le Gouverneur m'a écrit : en date du 13 nov. "Je comprends fort bien que vous ayez eu besoin de communiquer les renseignements de vos circulaires secrets et M. le Baronne Carton de Wiart..."

confuses (pour rester poli !).

"Votre note porte le mot secret. Je me permets de demander ce qu'il faut entendre par secret. Quand j'ai voulu organiser l'évacuation de façon sérieuse et que je me suis adressé à la direction de la Croix-Rouge, M. le Gouverneur m'a écrit (le 13 novembre) qu'il convenait de ne pas étendre les communications de sa note (secrète !). J'ai donc abandonné les contacts avec la Croix Rouge de Namur.

Ayant dû organiser un minimum de choses dans la commune (les deux sections sont séparées par les barrières antichars...), j'ai fait une nouvelle demande auprès de M. le Gouverneur. Il m'a été répondu le 2 décembre 1939 que les instructions données émanant du gouvernement sont de stricte application et ne constituent pas une matière à discussion par un collège échevinal. On insistait sur le caractère secret des communications.

Pareilles choses rendent très difficile toute organisation sérieuse ; je me permets de souligner

collège échevinal... le d^e General insiste sur le caractère secret des communications... Pareilles choses rendent très difficile toute organisation sérieuse... je me permets de souligner... les sous-ordre ont le droit de faire toute remarque utile au service, quitte à obéir ensuite ; qu'il m'est impossible de faire quelque chose de sérieux si, chaque fois que je m'adresse à une personne compétente ou influente on m'oppose le "secret" ; même vis-à-vis de ceux qui doivent diriger l'évacuation

que même à l'armée les sous-ordre ont le droit de faire toute remarque utile au service, quitte à obéir ensuite ; qu'il m'est impossible de faire quelque chose de sérieux si, chaque fois que je m'adresse à une personne compétente ou influente on m'oppose le secret, même vis-à-vis de ceux qui doivent diriger l'évacuation".

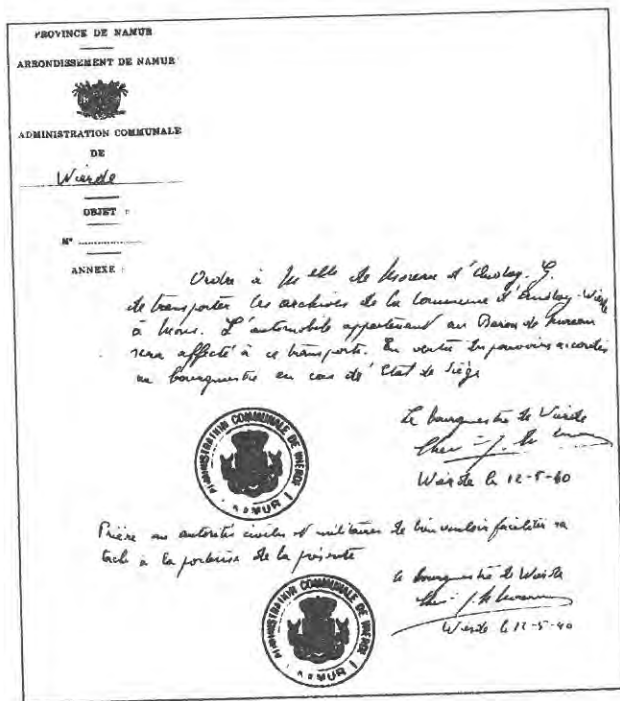
Jean de Moreau demande ensuite des précisions concernant la remise et la surveillance des immeubles, l'évacuation du bétail, l'heure de départ, le transport des inaptes à la marche, la réquisition éventuelle des chevaux, la situation des

3/ ~~Par ailleurs~~ heure de départ à l'évacuation (pour communiquer à la population) heure d'embarquement : 9 h 00 minimum (25 à 27 km à parcourir à pied, en charrette)
 4/ transport des inaptes à la marche. Il y a lieu de transporter toute la population à évacuer (environ 550) Il est invraisemblable que l'on s'imagine en haut lieu qu'après l'agitation et les courses provoquées par l'annonce du départ on va demander aux gens (les jeunes gens sont rappelés) de fournir au bout de nuit une étape de 25 à 27 km. Je regrette de devoir constater que je me suis toujours heurté à une incompréhension de la part ^{de la} ~~de~~ ^{de} part de l'autorité militaire.

hommes de la garde civile, la signalisation des trajets (la plus grande partie du trajet se fera dans l'obscurité ; c'est donc une fois de plus une norme illusoire !), comment faire partir les réfractaires, etc.

À propos du transport, il précise : " Il y a lieu de transporter toute la population à évacuer (environ 551 personnes). Il est invraisemblable que l'on s' imagine en haut lieu qu'après l'agitation et les courses provoquées par l'annonce du départ on croit possible de demander aux gens (les jeunes gens sont rappelés) de fournir encore de nuit une étape de 25 km. Je regrette de devoir constater que je me suis toujours butté à une incompréhension totale sur ce point, même de la part de l'autorité militaire. Le nombre de charriots (théoriquement 39) dépendra des chevaux qu'on nous laissera ; les autos existantes devraient permettre d'évacuer une centaine de personnes ! "

7. Ghislaine de Moreau évacue les archives



Copie du sauf-conduit donné le 12 mai 1940 par Jean de Moreau à sa sœur Ghislaine, qu'il charge de transporter, en voiture, les archives de la commune à Mons. Lui ne quittera le village que le 15 mai pour rejoindre le CRAB d'Agde.

8. Comment Jean de Moreau a vécu les premiers jours de guerre

Dans une longue lettre écrite à son beau-frère Carlos de Radiguès, Jean de Moreau raconte ses premiers jours de guerre... Voici quelques extraits de ce qu'il appelle " un résumé de mon carnet de note ". Il est regrettable que ce carnet ne nous soit pas parvenu !

Samedi 11. Rien de spécial. Aucune nouvelle ; plus d'électricité ni de TSF. Le soir un violent combat aérien au-dessus d'Andoy... Je conseille à ceux qui peuvent évacuer facilement de partir...

Samedi 11. Rien de spécial - aucune nouvelle plus d'électricité ni de TSF. Un violent combat aérien au-dessus d'Andoy. 1 chargeur français tiré par de Namur. 2 avions allemands abattus. Je conseille à ceux qui peuvent évacuer facilement de partir.

Dimanche 12. Je vais à Namur à moto, apprenant que la gendarmerie a quitté. Nous n'avons plus de téléphone. Le gouverneur et son administration ont décampé... Vers 11 heures, j'organise l'évacuation en charriots d'Andoy, puis de Wierde, d'où beaucoup sont déjà partis... Vers 3 heures Ghislaine part en auto avec les archives communales...

Lundi 13. Après la messe de Guillaume (son frère aumônier du 13^{ème} de Ligne) je fais ma visite aux habitants. J'ai pu faire évacuer le vieux Despontin en camion militaire ; sa famille est partie à pied...

Mardi 14. ...Je décide Defrêne et les Théophile Oger à quitter. Plusieurs hommes qui étaient restés sont partis. Des fugitifs juifs ont été abattus aux barrières en voulant les franchir au petit jour. Je suis monté à la tour cherchant les points de chute des obus allemands ; je repère les coups du fort d'Andoy sur le pont du bois d'Hausse et fait prévenir de la justesse du tir... J'ai vérifié tout ce qui restait comme papiers à la commune pour supprimer tout ce qui pourrait servir à l'ennemi... Au début de l'après-midi, je suis parti,

Je vais à la messe de Guillaume et rétrocede au P.C. Le major est là. Je m'adresse au Bourgmestre, j'ai à vous faire la communication la plus brève de ma vie. Nous étions décidés à nous faire tirer, mais. On nous donne ordre de battre en retraite sans avoir tiré un coup de fusil ! " et le major est pris d'une crise de larmes. Il m'est impossible de battre et rétrocede en civil avec les troupes, il faut donc que je parte à moto. Les deux hommes (Oger et Deschamps) quittent. Mielanie hésite. Je fais faire deux valises, et retourne Guillaume. Mielanie ne dit rien mais tous les canons militaires sont déjà partis. Elle restera seule. J'emporte les livres pour servir une part de la vie etc. 12h45. Le P.C. est vide. Ils sont déjà partis.

revolver au poing, faire la police : les soldats peuvent boire et manger mais pas piller !... Le major me demande de remonter à l'observatoire... J'abandonne le château et vais dormir chez Edouard Dechamps. Il ne reste au village que lui, Théophile Oger et Mélanie Cuvellier. Mercredi 15. Je vais à la messe de Guillaume et reviens au poste de commandement. Le major est là : " Monsieur le Bourgmestre, j'ai à vous faire la communication la plus tragique de ma vie. Nous étions décidés à nous faire tuer sur place. On nous donne ordre de battre en retraite sans avoir tiré un coup de feu ". Et le major est pris d'une crise de larmes... Il m'est impossible de battre en retraite en civil avec les troupes, il faut donc que je parte à moto. Les deux hommes (Oger et Dechamps) quittent. Mélanie hésite... Mélanie se décide mais tous les camions militaires sont déjà partis. Elle restera seule !... Je suis parti à midi et demi... Je ne m'arrête pour aucune alerte et arrive vers 6 heures à Mons... Jeudi 16. J'essaie en vain de m'engager à Mons... Je partirai sur Ypres comme les appelés

Juillet 16. J'essaie en vain de m'engager à Mons j'ai pourtant vu trois généraux : Le Général Dumez et Dumez, j'aurais pu y aller comme les rappelés de la région. Papa et Maman après de nombreuses hésitations décident de regagner Duppelle avec Ghislaine puisque je ne partirai pas avec eux. Les deux ne j'ignore que la femme et Edouard était venue à Mons et avait quitté ses infanteries pour la France. Papa avait dit d'aller tout de suite après diverses péripéties (accusé d'avoir pris des photos) et après avoir été vers Roubaix chez les Croix-Rouge on se voyait que l'un ou l'autre avait eu un bon parti. Ghislaine avait fait bon voyage sauf qu'elle s'était arrêtée pour une alerte au-dessus de la Montagne Sainte-Barbe. Une bombe est tombée pendant ce temps sur le couvent des sœurs de la Montagne Sainte-Barbe et elle avait attrapé des éclats de vitres sur la tête.

de la région... Ghislaine avait fait bon voyage sauf qu'elle s'était arrêtée pour une alerte au-dessus de la Montagne Sainte-Barbe ; une bombe est tombée pendant ce temps sur le couvent des sœurs de Sainte-Marie, de l'autre côté de la route et elle avait attrapé des éclats de vitres sur la tête... J'ai été pris dans le bombardement de Tournai... J'ai alors gagné Menin... Bloqué deux jours à la frontière dans une ferme... Les jours suivants... J'ai roulé jusqu'à Saint-Valentin sur mer. Après, diverses étapes : Rouen, La Loupe, Tours... J'ai abandonné ma moto, un pneu a " moulé " (?) par un voyage invraisemblable avec un compagnon sur mon porte-ba-

Annexe I.

MINISTRE DES AFFAIRES ECONOMIQUES

Arrondissement de Mamur Commune de Juierde

24

**DEMANDE D'AUTORISATION(S)
D'APPROVISIONNEMENT EN PNEUMATIQUES DE CAOUTCHOUC
POUR VELOCIPEDES (2)**

Nom et prénoms : Charles J. de Wéreau d'Andry rue Charles d'Andry n° 83

N° de la carte d'identité : _____ N° de la carte de rationnement du M. A. E. (carte jaune) : _____

sollicite une (des) autorisation(s) d'approvisionnement en pneumatiques de caoutchouc pour vélocipèdes.

Profession principale : Bourgmestre

Motif de la demande (succinctement) : remplacement des pneumatiques par suite de vol de mon vélo.

D'autres membres de mon ménage possèdent un (ne possèdent pas de) vélocipède (3) : _____

Distance du lieu de l'habitation au lieu habituel d'avail : indéterminée km.

Existe-t-il un moyen de transport utilisable pour couvrir cette distance (tel chemin de fer, tramways, autobus, etc.) ? Non.

Genre de vélocipède : pneumatique solo

Juierde, le 1er juillet 1944
(Commune) (Date)

gages (un étudiant à Notre-Dame de la Paix)... Je suis parti pour Tours en chemin de fer. On ne nous a pas laissé débarquer ni à Tours ni à Narbonne. À Beziers, on nous a mis en autocar pour Capestang... Je suis donc évacué ou réfugié... Je tâche de donner un coup de main ici, mais voudrais sans retard rejoindre l'armée... J'enrage d'être ici alors qu'avec un uniforme je pourrais immédiatement continuer la lutte dans une unité combattante... ”.

9. Obtenir un pneu de vélo ? Pas facile en 1944 !

Un bel exemple des pénuries pendant la guerre.

Il semblerait que l'on ait volé les pneus du vélo de Jean de Moreau ; et il faut une autorisation du ministère des Affaires Economiques pour en obtenir des nouveaux (d'ailleurs de piètre qualité !).

LA VIE DU VILLAGE

La vie du village au temps de Jean de Moreau, c'est la vie juste avant et pendant la guerre, c'est-à-dire une période très particulière... que les gens de vingt ans ne peuvent pas connaître !... Un article séparé lui est consacré.

G. Donnet.

JEAN de MOREAU, ECRIVAIN

Nous ignorons si Jean de Moreau a écrit d'autres ouvrages (en dehors de ses articles dans " Vers l'Avenir ") ; un seul nous est connu. Un récit d'une cinquantaine de pages : " La succession du chevalier Legrain ", sorti de l'imprimerie du journal en 1940. C'est l'histoire d'une chasse au trésor qui a eu beaucoup de succès à Namur au siècle dernier. Quelques extraits vous donneront une idée du style de l'auteur et de l'objet du récit...

" ...Puisse ce récit apprendre au lecteur à mieux aimer les vieilles choses et les vieilles histoires de chez nous...

Un samedi d'hiver de la fin de 1853 ou du début de 1854, Jérôme Malherbe entra chez son cousin, le plafonneur Darras. C'était le samedi, alors comme aujourd'hui, que se tenait le principal marché de Namur... Jérôme Malherbe était petit propriétaire à Malonne, où il cultivait quelques champs. Son maintien placide, son sarreau bleu, sa grande casquette " à pont " et ses gros souliers lui donnaient l'aspect d'un lourd paysan, mais son petit air malin et son œil éveillé laissaient vite deviner à qui le regardait plus attentivement qu'il n'était pas un imbécile...

...Tu sais bien, toi comme moi, que le chevalier Legrain, dont nous descendons, était immensément riche. Il avait des terres et des châteaux et des censes et des bois et des prés. Il avait des biens dans le comté de Namur, dans le Hainaut, dans les Ardennes et jusqu'en Lorraine et dans les Vosges et même en Espagne. Mais il fut vaincu par le duc de Bourgogne et dut tout lui abandonner pour avoir la vie sauve... Il a tout cédé pour quatre cents ans et le 30 novembre 1855 tout doit nous être rendu...

...La rumeur commença à se répandre que les Legrain espéraient faire bientôt un gros héritage...

C'est ainsi que commença l'énorme supercherie ourdie par Malherbe !

...Un certain Guillaume Bastin, âgé de vingt-six ans, dessinateur-photographe, habitant avec sa femme une chambre au 415 de la rue des Fossés-Fleuris, s'intéressa à la succession. C'était un petit gros homme ayant le visage grêlé par la petite vérole, les cheveux châtain et une moustache courte. Sa figure était intelligente et il y brillait des yeux pleins de malice. Il était toujours bien habillé, dit la chronique... Il avait été condamné, quelques années plus tôt, à deux ans de prison pour escroquerie et pour faux... N'étant guère scrupuleux il vit dans la supercherie de Malherbe une belle occasion de gagner sa vie au détriment de gens crédules...

...5 mars 1858. Comme aujourd'hui, c'est dans l'ancien palais du gouvernement provincial datant de 1631 que se tiennent les audiences... Un épisode de la succession Legrain, qui a fait naître tant d'espérances, de convoitises et de déceptions dans notre pays et en France, va se dérouler devant la justice... Les témoins français sont mêlés aux témoins belges... Ils avouent ingénument avoir été victimes d'un adroit filou...

...Bastin est condamné à cinq années d'emprisonnement, mille francs d'amende et aux frais ; après l'expiration de sa peine, il restera pendant cinq ans sous la surveillance spéciale de la police... ”.

Jérôme Malherbe était mort entre-temps (en mars 1856).

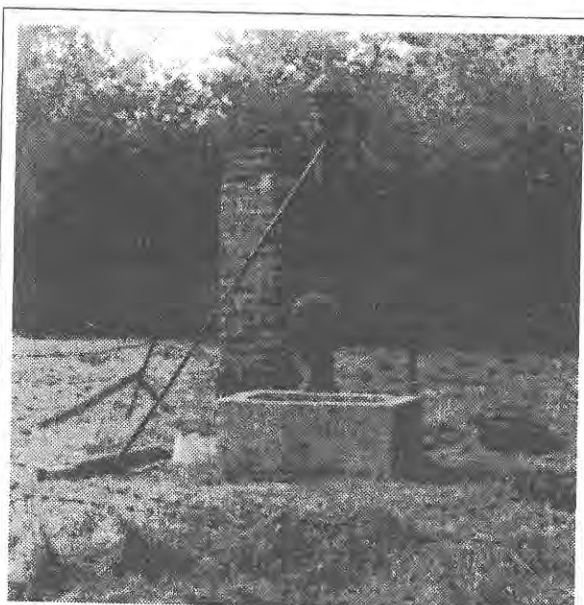
*La rue est encore aux enfants,
Le téléphone et l'électricité entrent au village,
bientôt ce seront les fusils allemands...*

IMAGES DE CHEZ NOUS PENDANT LA SECONDE GUERRE (première partie)

La vie quotidienne

Au début des années quarante, on compte environ cent quinze maisons pour trois cent cinquante habitants à Andoy et cent maisons pour trois cents habitants à Wierde.

Comparativement au luxe qui nous entoure aujourd'hui, les villageois se contentent de peu de choses. Dans les maisons, il n'y a parfois qu'une pièce de séjour et une chambre pour couvrir toutes les nécessités d'une famille. Les commodités sont quasi inexistantes et il faut par exemple aller chercher son eau potable, le "goria" sur les épaules, aux pompes commu-



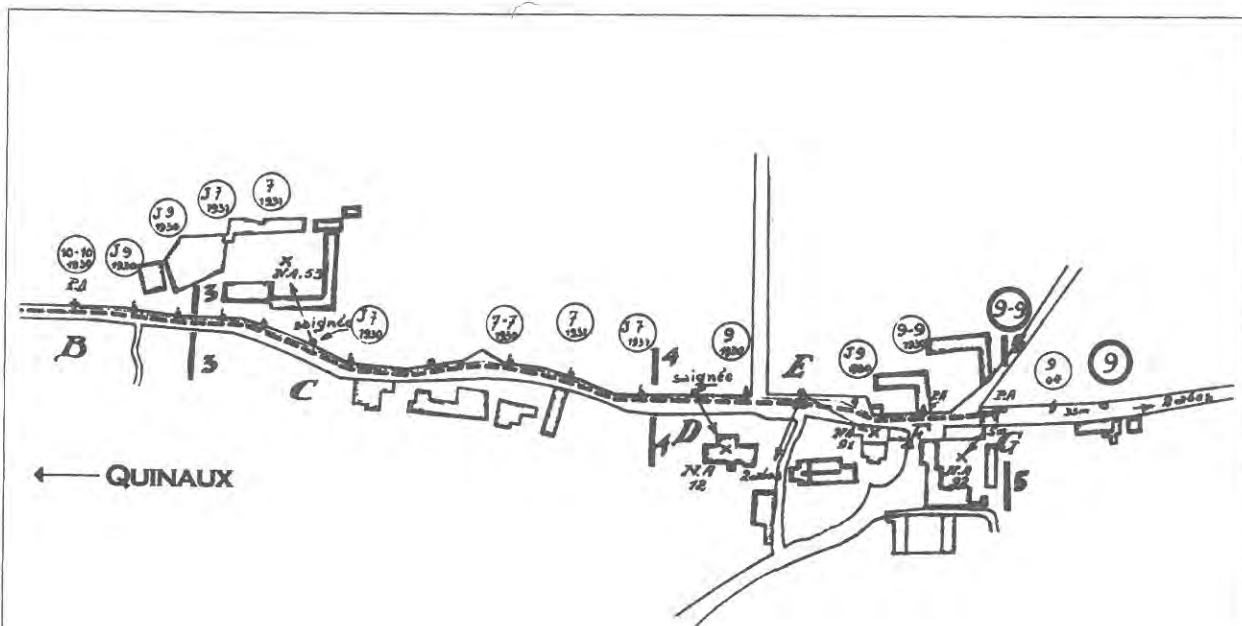
*La pompe communale de la rue Grande à Andoy
vers 1950. (photo J. Generet)*

nales. À Andoy, il y en a deux près de la grande ferme, l'une, aujourd'hui en ruine, à cinquante mètres de la rue Grande dans la prairie entre l'école et la chapelle Notre Dame de Géronsart, l'autre, qui ne fonctionne plus, appuyée contre l'un des arcs-boutants de la grange de la ferme.

Depuis 1930, le village est électrifié. C'est un progrès extraordinaire, les ampoules à incandescence remplacent maintenant les quinquets et, dans les habitations les mieux équipées, un moteur électrique est monté sur la machine à laver le linge. L'électricité, c'est aussi la radio qu'on écoute religieusement aux heures de diffusion dans les rares maisons où elle est installée.

Le téléphone fait aussi partie du paysage avec ses poteaux typiques, mais il n'y a encore que très peu d'abonnés. En cas de besoin à Andoy, il y a le téléphone d'Emile Hastir, en face de la cure... il va prévenir les villageois lorsqu'on les appelle. Parmi les autres abonnés : le café Despontin, les maisons Lizée et Delvaux, le garage Paulus et le Château. À Wierde, comme l'illustre le plan ci-après, trois maisons seulement du centre du village sont raccordées !

Pour les nouvelles écrites, il y a bien sûr les journaux, mais c'est surtout le brave facteur Alfred Lefèvre qu'on attend. Le bureau de poste est à Naninne et le courrier est distribué en vélo deux fois par jour du lundi au samedi mais ne l'est



Des projets pour remplacer des lignes téléphoniques aériennes par des câbles souterrains sont mis en chantier. Cet extrait d'un plan daté du 17 janvier 1940 montre que, pour le centre de Wierde, trois habitations sont raccordées au réseau : la ferme de Reul, le château de Wierde et la maison communale.

qu'une fois le dimanche.

Les principales voies de communication sont la route de Jausse et la rue Grande. Les rues appartiennent encore aux enfants, car les automobiles sont rares dans nos villages. En 1940, il en existe trois à Andoy : celle de la famille de Moreau, celle de la famille Moncheur au château de la Perche et la Citroën "taxi" au garage de Léon Paulus. Joseph Oger a un camion pour son commerce de charbon et de grain. À part cela, les moyens de locomotions sont alors, pour les plus modernes, la moto et pour les autres le vélo ou la charrette à traction animale (en préparant l'évacuation, le bourgmestre recense

trente-neuf chariots...).

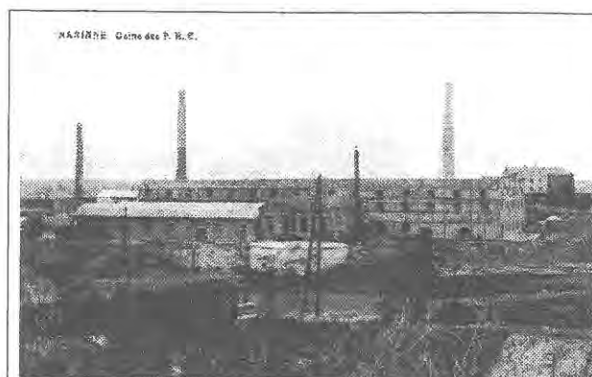
Les autobus Roquet desservent le village trois fois par jour et on va prendre le train à la gare de Naninne...

La vie économique est principalement axée sur l'industrie de la terre plastique (dans les mines qui sont encore nombreuses et à l'usine de produits réfractaires de Naninne) et sur l'agriculture.

Toutefois, depuis la crise de 1930, le travail ne peut plus être maintenu en permanence pour tous les ouvriers et, la sécurité sociale n'étant pas ce qu'elle est aujourd'hui, c'est souvent dans l'agri-



Une charrette tractée par un cheval attend son chargement au carrefour de Quinaux.



L'usine de produits réfractaires.



La rentrée du foin... une belle photo de Jules Servais et ses chevaux au début des années 60, au carrefour de la Perche, avant l'élargissement de la Nationale 4. A l'arrière-plan, le garage Paulus.

culture que les villageois complètent leur activité. C'est ainsi que beaucoup cultivent à leur propre compte une petite parcelle de terre et élèvent quelques têtes de bétail et de la volaille. Pour cela, il est possible de louer à la commune des parcelles de terres pour un montant symbolique dans les sarts, aux Comognes d'Andoy notamment.

La terre c'est d'abord le potager, surtout pour ce qui se conserve en hiver ou qui se vend ; c'est aussi le verger, la culture de plantes fourragères pour les bêtes et, s'il reste du terrain, un peu de céréales pour la farine ou un carré de prairie pour la pâture ou la fenaison. Le bétail, ce sont les lapins, les moutons et les chèvres, les cochons dont tout est consommé, et, parfois, une ou plusieurs vaches. La volaille c'est tout ce que peut comporter une basse-cour, principalement des poules pour les oeufs.

Les autres occupations agricoles, c'est dans les lourds et pénibles travaux saisonniers des grandes fermes qu'on les trouve : le fauchage des prairies et la fenaison, la plantation et la récolte des pommes de terre, le démariage et l'arrachage des betteraves, l'échardonnage des prairies et

des champs, l'échenillage et la taille des haies et surtout... la moisson.

Tous ces métiers sont des métiers d'hommes. Les femmes qui cherchent un travail le trouvent comme servantes au château sinon à la ville, comme par exemple à Namur dans les maisons de couture, à Jambes à la confiterie Materné ou à Saint-Servais aux papeteries. À domicile, elles prennent en charge la cuisine qu'elles font sur un poêle le plus souvent chauffé au charbon en hiver et au bois en été. La lessive est une grosse opération qu'elles commencent en faisant bouillir le linge dans de grandes cuves chauffées au bois, puis elles le transfèrent dans la machine à laver, "li wachotte", qu'il faut longtemps agiter à la main (sauf si la machine est raccordée à l'électricité). Après ces pénibles manipulations, elles rincent le linge, le tordent afin de l'essorer au maximum avant de le mettre sécher. Enfin, elles le repassent avec un fer chauffé sur le poêle ou avec des braises. Elles préparent aussi les conserves de légumes et de fruits pour l'hiver, comme les "weks" à haricots, les prunes et les quartiers de pommes

mis à sécher dans les coffres du poêle, les dés de racine de chicorée séchés avant d'être torréfiés pour faire le café. Elles s'occupent du bétail et de la volaille. Pour arrondir les fins de mois, elles vendent aussi des fruits et légumes et, si elles en ont la force, elles complètent courageusement la main d'œuvre saisonnière dans des travaux des champs pour un salaire moitié moindre que celui des hommes. C'est ainsi qu'on les trouve souvent avec les enfants à la plantation et à la récolte des pommes de terres, au démariage des betteraves, à la fenaison et à la moisson.

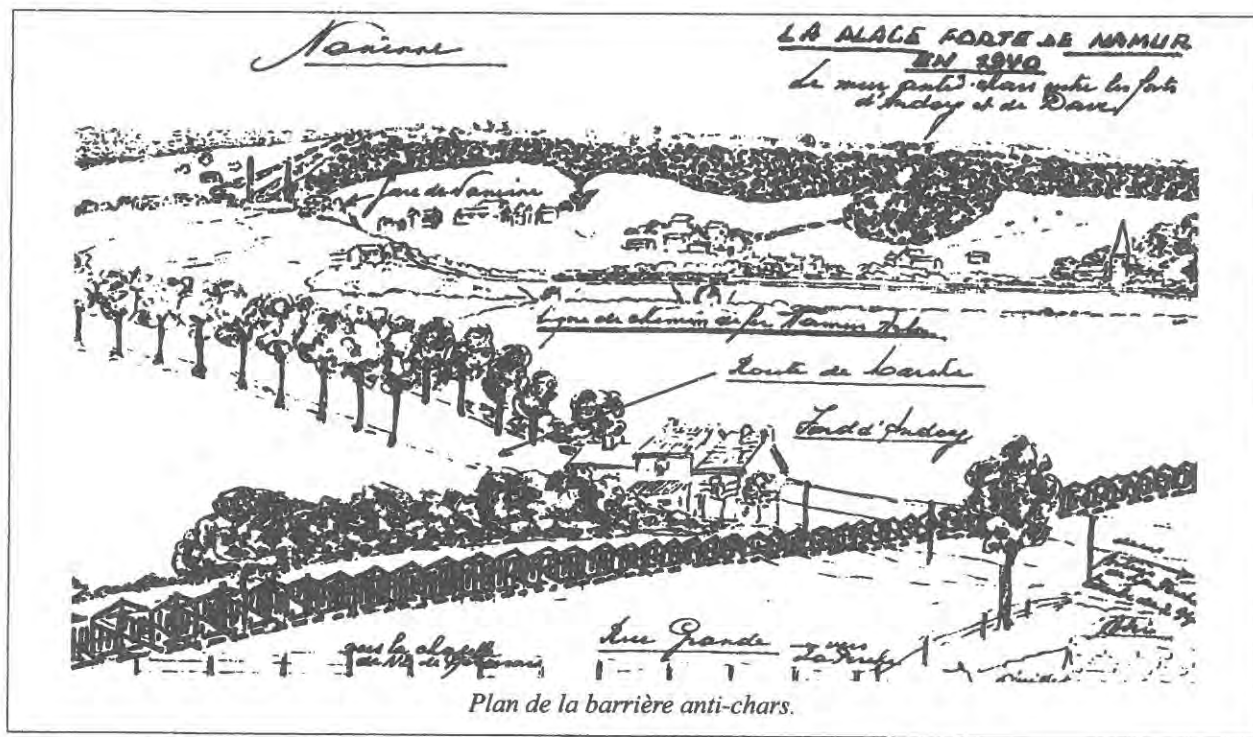
Les loisirs, lorsqu'ils en reste, ce sont les fêtes et kermesses annuelles, les sorties à Namur (pour aller au cinéma, au théâtre ou sur les auto-scooters à la rue de Fer), les parties de cartes dans les cafés après la messe du dimanche ou à la soirée, le jeux de quilles au café (chez Despontin et chez Emerence) et la balle pelote. Pour les femmes, une de leur plus agréable distraction, c'est le marché du samedi à Namur. Ce jour-là, elles sortent leur plus beau chapeau...

Les militaires occupent le village

Par sa position géographique, Namur est considérée comme commandant une grande voie d'invasion pour un agresseur venant de l'est. Pour protéger cette voie, la fin des années trente

marque une époque où, comme dans tous les villages qui entourent Namur, le paysage est progressivement transformé en un rempart constitué de forts, d'abris bétonnés, de tranchées, de barbelés, de champs de mines, de fossés et de barrières anti-chars. Tout cela a déjà été expliqué dans l'article "Image d'Andoy dans les années trente" que je vous invite à relire dans le Crespon numéro 27 d'août 1997. En 1938, le Roi Léopold III visite tous ces travaux, ce qui vaut son passage à Andoy, mais cela se passe discrètement. À ce propos, un des rares souvenirs recueillis est celui d'Aimée Servais. Elle s'en souvient encore parce que, en se faulant par curiosité entre les personnalités lors de la visite du fortin de la Perche, sa maman a failli marcher sur le pied de l'illustre visiteur.

Cette situation amène de nombreux militaires chez nous, principalement l'artillerie du fort, le 13ème de ligne, des soldats du 19ème qui occupent les espaces vers Erpent et des soldats du 21ème vers Maizeret. Pour loger tout ce monde, l'armée a réquisitionné des terrains où elle construit des baraquements, mais cela est insuffisant. Il faut alors réquisitionner chez l'habitant tout ce qui peut servir de logement : chambre, grange, fenil, abri, atelier, etc. Ainsi, pratiquement chaque maison est occupée et cela vaut de nombreuses amitiés partagées au cours de longues soirées. Pour certains, comme par exem-





Des soldats de l'artillerie de forteresse font la fête devant la maison de la famille Tamsyn-Servais. Jules Bette est un de ces soldats (à gauche sur la photo). Il fait la connaissance de Clémence Tamsyn et l'épousera à son retour de captivité en 1946.

ple Clémence Tamsyn avec Jules Bette, Elisabeth Andre avec Georges Lambotte, Simone Gilon avec Albert Beukens, Marie Danvoye avec Marcel Guillaume, cela se terminera par un mariage.

Cette occupation a des exigences logistiques ; le village est donc sollicité pour nourrir des soldats et des chevaux, fournir de la main d'œuvre pour creuser des tranchées et placer des barbelés, prêter des locaux fermés pour garer du matériel roulant, transformer l'école des filles en



La reine Elisabeth est accueillie avec des fleurs par Aimée Servais et Renée Oger, deux élèves de la classe de mademoiselle Delvaux (photo d'Albert Delvaux).

infirmerie, etc. En 1939, l'infirmerie vaut une nouvelle visite royale, celle la reine Elisabeth, mais cette fois le village est prévenu et ce sont les élèves de l'école avec leur institutrice (mademoiselle Delvaux) qui ont la grande joie de l'accueillir au milieu de la population.

Pour aider les villageois, les autorités militaires permettent, sous certaines conditions, une coopération de l'armée aux travaux agricoles en mettant temporairement des chevaux et des hommes à la disposition des fermiers pour les travaux saisonniers des champs.

Des exercices d'alerte

La guerre se rapproche, mais personne n'y croit vraiment. Pendant que les militaires répètent les exercices de guerre, les communes sont appelées à prendre toutes les dispositions utiles pour parer, le cas échéant, à toute éventualité. Wierde est ainsi submergée d'instructions et de directives et doit communiquer les dispositions prises en conséquence. Ainsi, en octobre 1939, dans l'hypothèse d'une évacuation obligatoire de la population, la commune est chargée de fournir au commissaire d'arrondissement toutes les informations concernant le nombre de véhicules automobiles (nombre de camions, camionnettes et voitures) et le nombre de véhicules hippomobiles pourvus ou pouvant être pourvus d'attelage (nombre de chariots et charrettes) avec les noms des propriétaires et détenteurs de

1. <u>Hastin Deris</u>	1 chariot 1 cheval Hastin Odile Hortaux Eugénie Hastin Louis Hastin Joseph Jean inf 1 cheval
2. <u>Servais Berthe</u>	1 cheval enfants Servais Aimé " Robert " Grand Ulysse " "
3. <u>Oger Aurore</u>	1 chariot Baron Louis Agard Emarième Bodou Jean
4. <u>Oger Joseph</u>	1 chariot Romain Alfred, et son épouse Oger Renée et inf Fontaine Philomène Dauzet Alice
5. <u>Lipoux Edmond</u>	1 chariot Lipoux Marie Blaise inf Lipoux Pierre Danne Gustave Lipoux Lucien

La commune prépare les informations à communiquer au commissaire d'arrondissement en vue de parer à une évacuation obligatoire.

ces véhicules. De plus, elle doit communiquer le nombre de personnes pouvant être transportées grâce à ces moyens, avec leurs bagages, et en un seul voyage.

Par ailleurs, un fléchage doit être préparé à l'avance pour organiser l'évacuation et la dispersion de la population selon des schémas précis et une personne doit être désignée pour placer d'urgence ces fléchages le moment venu.

Ainsi, le 29 janvier 40, une directive secrète est adressée au bourgmestre pour communiquer l'itinéraire à suivre afin de gagner la gare d'embarquement de Leuze-Longchamps par le pont de Namèche (des instructions précédentes prévoyaient qu'une partie de la population devait franchir la Meuse par le pont de Sclayn) : pour la population d'Andoy située à l'intérieur de la barrière anti-char, prendre la route suivant les étapes Andoy-Limoy-Loyers-Brumagne jusqu'à la route de Liège et ensuite rejoindre le pont de Namèche, et pour la population de Wierde située à l'extérieur de la barrière anti-char, prendre la route Wierde-Goyet-Samson puis rejoindre le pont de Namèche. Du pont de Namèche, toute la population doit suivre la route Vezin-Melroy vers Franc-Waret, Tillier et Leuze. La suite des instructions est mystérieuse : "traversée de Leuze par chemin N. arrivée route Namur-Ramilies, B12.500 où se trouvent les tranchées-abris, pour gagner l'embarquement". Enfin, il faut aussi communiquer les coordonnées des personnes désignées pour accompagner les évacués de première catégorie. À partir de décembre 1939, un service d'alerte fonctionne avec dix-neuf hommes, deux chefs et deux postes de permanence avec téléphone. Les postes disposent de troussees sanitaires et, en cas d'incendie, en accord avec le service des pompiers de Namur, les gardes civils sont chargés des premières mesures. L'alerte est donnée par les cloches des églises d'Andoy et de Wierde. Au signal, la population doit se mettre en sécurité dans des tranchées creusées aux frais de la Province et dans des abris. Par ailleurs, pour brouiller les pistes de l'envahisseur, tous les éléments de signalisation le long des routes et des voies ferrées doivent être enlevés ou rendus inutilisables.

EVACUÉ OBLIGATOIRE WIERDE - 1940/112	ROYAUME DE BELGIQUE
	KONINKRIJK BELGIË
	
	COMMUNE :
	GEMEETE :
	WIERDE
	—•••••—
	Carte d'identité
	et d'inscription
	aux registres de population
Kaart van eenzelvigheid	
en inscrijving	
in de bevolkingsregisters	
<i>La carte d'identité de Clémentine Tamsyn-Servais marquée de la mention "EVACUE OBLIGATOIRE".</i>	

Le 16 février 1940, le Gouverneur François Bovesse fait savoir que la notion d'évacuation obligatoire est abandonnée en raison des difficultés que rencontrerait son application et parce qu'il pourrait y avoir plus de risques pour les habitants à évacuer qu'à rester sur place. De plus, une évacuation massive risque d'encombrer les routes et constituer une entrave aux mouvements des troupes. Enfin, le fait de faire du départ de la population une obligation pour tous les habitants peut faire engager dans une large mesure la responsabilité des administrations communales et du gouvernement. Toutefois, comme le signale le commissaire d'arrondissement Lambert à une réunion à laquelle participe le 1^{er} échevin de Wierde le 4 avril, cela ne veut pas dire qu'en cas de conflit, il ne doit pas être recommandé aux personnes que leurs occupations ne retiennent pas sur place et qui pensent leur sécurité en danger, de quitter leur résidence, bien au contraire. Il est donc recommandé aux bourgmestres de continuer à se préoccuper

de ce problème. De plus, comme l'évacuation n'est plus obligatoire et que la commune est exposée, le prétexte de l'obligation de partir ne peut plus servir pour justifier le non-aménagement d'abris publics. À cette réunion, le bourgmestre d'Erpent, reprenant l'idée des évacuations volontaires réalisées dans le calme et qu'il y a lieu de favoriser, souligne la nécessité qu'il y aurait d'organiser une police draconienne des immeubles abandonnés, police sanctionnée par des moyens exceptionnels à l'instar des dispositions qui ont été prises en France et qui relèvent directement du gouvernement. Comme on le verra, cela aurait bien été nécessaire...

C'est la guerre

Le vendredi 10 mai 1940, c'est la guerre. Cette histoire a déjà été racontée dans les publications du Crespon "Le fort d'Andoy" et "La cloche de feu" que je vous invite aussi à relire. La guerre est à peine déclarée qu'une pensée habite la population civile : fuir, fuir les terribles horreurs de 1914 qui entretiennent chez beaucoup une véritable panique. Maintenant, ce n'est plus un exercice d'alerte et le bourgmestre Jean de Moreau n'attend pas un instant. Il faut d'abord faire partir les hommes âgés de 17 à 35 ans le plus loin possible en France. Le point de ralliement prévu est à la gare de Quiévrain. À Andoy, le garde-champêtre Désiré Degueldre prévient Albert Delvaux, Louis Herman, Joseph Lelaboureur, Fernand Cuvelier, Gilbert Wustemberg, Omer Tamsyn, Georges Legrand, Robert Hastir et Jean Paulus qui partent de la gare de Namur. Les sept premiers nommés prennent le train ensemble, mais, Quiévrain ayant été bombardée, ils sont déviés vers Erquelines. De là, leur trajet passe par Tournai, Dunkerke, et tout le long de l'Atlantique jusqu'à Bordeaux, puis c'est Toulouse et Rieumes. De là, ils sont transférés en car dans leur lieu de séjour à Savers, un petit village de Haute Garonne.

Les canons tonnent au fort, il n'y a plus d'électricité et plus de téléphone. Le village est coupé du monde, et, pour couronner le tout, les gendarmes de Wierde ont disparu sans prévenir. Le bourgmestre organise l'évacuation, fait évacuer les archives et...part à son tour. Jean de

Moreau a raconté dans une lettre comment il a vécu les premiers jours de la guerre, une lettre qui vous a été exposée dans l'article précédent...

L'évacuation

À Wierde, des convois s'organisent rapidement. Ainsi, à la ferme d'Armand Ligot, des voisins arrivent pendant que le varlet Ernest Trompette prépare le grand chariot de cinq mètres. Les Demazy, les Lacroix et d'autres chargent le chariot de leurs bagages. En tout, ils sont une vingtaine. Jeanne Demazy, qui vient d'être opérée, est confortablement installée, Alexandre Hankart est à la manivelle de frein et Ernest est aux commandes. Armand Ligot, qui est responsable de la garde civique, ne peut accompagner sa femme Isabelle et sa petite fille Lucie âgée de six ans. Il les embrasse en promettant de les rejoindre dès que possible. Ils partent vers Bioui où ils subissent une attaque aérienne de stukas. C'est terrible, les sirènes hurlantes des avions paralysent les gens pendant que les mitrailleuses les prennent pour cibles. Lucie est blessée par balle à la jambe, elle l'a échappé belle, mais tout le monde n'a pas cette chance.

Le soir, le convoi est à Silenrieux où il passe la nuit. Pendant ce temps, Armand organise un autre convoi, mais il ne peut traverser la Meuse, et les habitants parmi lesquels Madame de Reul et les Gérard doivent passer leur "évacuation" dans la cave de la ferme Ligot.

À Andoy, c'est le dimanche 12 que presque tout le village fuit. C'est ainsi qu'aux Comognes, ma grand mère maternelle Clémentine Tamsyn-Servais et sa voisine Clara Dispiaux-Boseret, toutes deux veuves, abandonnent la plupart de leurs biens, le bétail et la volaille et partent par l'actuelle rue des Balaives vers Namur avec leurs enfants Denise et Clémence Tamsyn, Maria, Marie-Thérèse, Pierre et Andrée Dispiaux. C'est terrible et chacun est habité par de sombres pensées. Ainsi, Clémentine est inquiète pour son fils Omer qui est parti depuis deux jours, pour ses deux jeunes filles de dix-neuf et vingt et un ans qu'elle est seule à protéger, pour ses biens qu'elle a abandonnés. Clara est aussi seule pour protéger ses quatre enfants. Comment faire ? Et

De la journée vers 3 heures un combat d'avions se déclencha les soldats français repassaient des soldats prirent coupes de filas - français y placez une mitrailleuse des avions les repèrent et ils prirent la fuite dans notre bois. Les avions se succédaient furent plongés dans le village suivront ou étaient les français ils tirèrent bien quelques coups de canons mais ^{très vite} tôt ils prirent la fuite poursuivis par le mitraillement des avions. Il y eut 200 tués français dans notre village les soldats abandonnent leurs chevaux pour se cacher sous les haies pendant que les chevaux prenaient la fuite.

Comme l'écrit Maria Dispaux, les civils sont souvent les témoins de violents combats.

qui va soigner les bêtes ? Qui va traire les vaches ? Le groupe est à peine arrivé à Erpent qu'il est pris dans un combat entre un stuka allemand et la DCA. En fuyant dans les tranchées toutes proches, Clémentine se tord la cheville. C'en est trop, le groupe revient. Ces familles s'organisent alors avec trois autres des Comognes pour un nouveau départ le lundi. Il y a une place pour Clémentine dans la charrette des Pirmez où sont déjà installées Anna et Adelina, parce qu'elles sont âgées et Julia, parce qu'elle est handicapée par son poids.

Ce qui reste comme place est occupé par les vêtements, les victuailles et tout ce qu'on peut emporter de précieux. En tout, ils sont dix-huit et il y a quelques vélos. Ils se mettent en route

vers 14 heures. À ce moment, Maria Dispaux se rend compte qu'elle a oublié sa montre de communion, elle court chez elle, mais la porte de derrière a déjà été forcée et la montre a disparu. Pourtant, les Allemands ne sont pas encore là...

Le soir, après avoir vécu la cohue de routes encombrées, un bombardement de stukas et le spectacle indescriptible des horreurs de la guerre, ils arrivent près de Bois-de-Villers où ils passent leur première nuit.

La suite des aventures de Lucie Ligot et de Maria Dahin vous a déjà été racontée par Géo Donnet dans "La cloche de feu" ...

Le 1^{er} jour nous perdons Adelina elle s'en va. Ce matin subitement. On dut la placer sur de la paille exposée au soleil car le fermier Josué ne voulait pas consentir d'avoir la fièvre pour l'y entrer. On dut beaucoup de peine pour trouver quelqu'un de bonne volonté pour faire le cercueil. Pour la porter au cimetière on dut l'y porter nous-mêmes faute d'hommes. Là elle passa une nuit sur le gazon.

Adelina Massin ne survivra pas aux événements.

Le lendemain on partit vers
 la Commandantur si on pouvait revenir mais
 l'officier dit de revenir le lendemain avec les cartes
 d'identité de toutes la compagnie de lendemain
 il nous les rendit sauf celles des 3 plus jeunes et nous
 partons les rechercher et nous venons atteler four
 files sur Andoy. et puis nous arrivons nos adieux à Andoy
 et on part en oubliant mon sac. Et comme le
 front étant sauté on prit un chemin forcé dans
 les campagnes. On traverse le bois d'Ébuse. on
 passa à Sart Bernard, Wierde, Luinaux où on vit un
 camion carbonisé. On contourna quelques trous d'obus.
 On arriva à la Treke et maman partit voir si nos
 maisons étaient encore debout. Hélas ! On vit
 dans une maison pillée de fond en comble la voisine
 salie. les portes ouvertes et même chez Buster la
 maison était profanée par l'odeur nauséabonde
 de l'été crûes. Je suis reconnaissant encore Dieu de nous
 avoir sauvés la vie et prions - le d'éloigner de nous
 une guerre future

Les allemands empêchent les civils de revenir à Andoy car le fort se défend toujours.

Le retour au village

La plupart des évacués sont rapidement dépassés par les Allemands. Il ne leur sert donc plus à rien de fuir et ils reviennent. À Andoy, on empêche les premiers de regagner leur maison car le fort, isolé loin derrière le front, se défend encore.

Comme cela a déjà été raconté dans "Le fort d'Andoy", la résistance dure jusqu'au 23 mai. Ce jour-là, à 17 heures 30, le commandant Dejehet envoie le lieutenant Degraeve arborer le drapeau blanc. Les combats finis, les habi-

tants peuvent rentrer village et c'est avec émotion que beaucoup retrouvent leur habitation. Il faut toutefois déplorer la disparition de nombreux biens.

Le 28 mai, la Belgique capitule et l'armée obtient d'Hitler le principe d'une occupation non politique. Nous sommes dès ce moment soumis à une administration militaire.

La suite, je vous la raconterai dans le prochain numéro...

José Bette.

DANS LE PROCHAIN NUMERO, NOUS VOUS PRESENTERONS LA CARTE DITE " D'ETAT MAJOR " MONTRANT LE VILLAGE TEL QU'IL ETAIT DURANT L'OCCUPATION.

SI VOUS DISPOSEZ DE DOCUMENTS OU PHOTOS QUI VOUS PARAISSENT INTERESSANTS POUR ILLUSTRER LA SUITE DE CET ARTICLE, FAITES EN PART AU COMITE DE REDACTION.

MOTS CROISES THEMATIQUES

LES SIMPLES... MA TASSE DE THE !

Remarque préliminaire : les mots de deux, trois et quatre lettres qui n'ont aucun rapport avec le thème (les plantes aromatiques et médicinales) figurent dans la grille.

HORIZONTALEMENT

1. Breuvage réconfortant – Femme de lettres du 17^{ème} siècle qui se distingua aussi par son savoir-faire en herboristerie – Son eau est employée pour la peau * 2. Prescription du médecin – Es saisi par le froid * 3. Poterie * 4. Son action purgative est connue depuis la plus haute antiquité – Sirop rafraîchissant à base d'amande – Le thymol en est le principe actif * 5. Les plantes pectorales la calment – Qui contient des baumes – Celle de Bethléem est utilisée en cas de traumatisme émotionnel * 6. Médecin grec du 2^{ème} siècle dont les connaissances en herboristerie ont marqué la pharmacie durant quinze siècles – “ Lier ” en mélange * 7. Glande stimulée par les diurétiques – Cent ans * 8. L'herbe aux verrues – Son goudron aux propriétés désinfectantes compose certains sirops pour la toux * 9. Petit récipient * 10. Inventé par les Arabes, sert à la fabrication des essences aromatiques – Tumeurs des tissus graisseux – Bain de vapeur * 11. Séchée, on la prépare en décoction – Contient la cocaïne – Se joue à deux – Gouet... pousse le long du Tronquoy, n'est plus employé en raison de la toxicité de ses baies * 12. Les druides lui attribuaient des vertus magiques – Pli de la peau retardé par une infusion de cerfeuil * 13. Cortès le ramena du Mexique – En fleur à Pâques, cette simple fournit d'agréables tisanes rafraîchissantes et antiscorbutiques * 14. Indolence – Antiseptique puissant et calmant des douleurs dentaires * 15. Est produit par certains mollusques * 16. Angine de poitrine – Est aussi dénommé le quinquina d'Europe – Est mentionnée dans l'Apocalypse en raison de son amertume * 17. Son écorce est recommandée pour le foie – Plante abortive * 18. Petite plante des sous-bois, entre dans la composition du maitrank * 19. Est aussi appelée “ Bourdon de Saint-Jacques ” – Le courber, c'est se résigner * 20. Une des manières de préparer la tisane – Rend effectif * 21. Lettres de “ millepertuis ” – Les tisanes sont des thés dits de ... * 22. Sert à écrire – Faculté de percevoir les saveurs – Arbrisseau sacré des Perses, ses propriétés balsamiques et désinfectantes sont toujours recherchées en pharmacie * 23. Conflit armé – Extrait de plantes conservé dans le sucre * 24. La plupart, introduites en Europe au 16^{ème} siècle, ont servi de monnaie d'échange – Leurs jardins ont permis l'essor de l'herboristerie * 25. Nommée aussi “ Herbe de la Trinité ” * 26. Cueillent les plantes médicinales – Certaines tasses en ont deux.

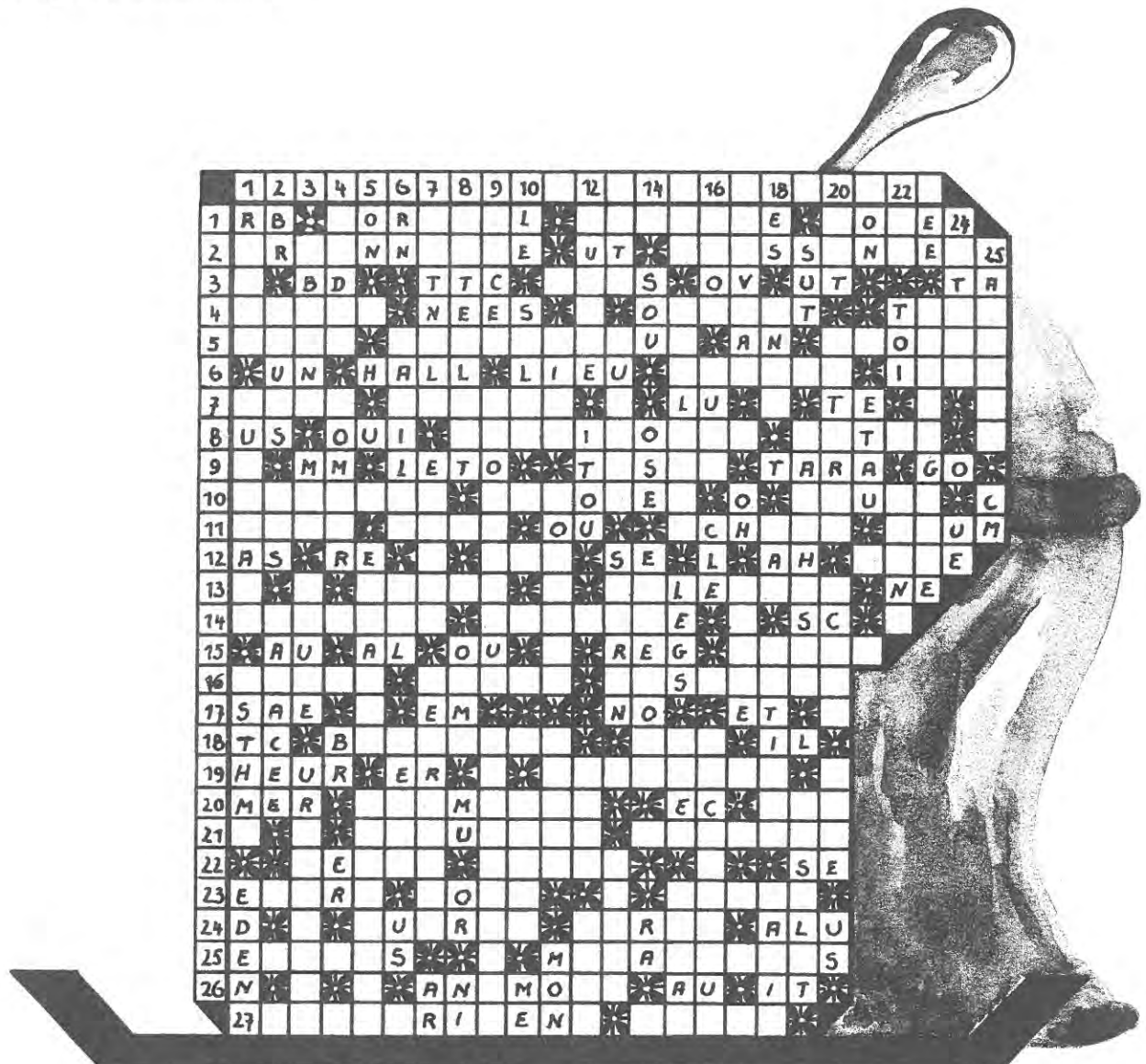
VERTICALEMENT

1. Macération de pétales de roses – Espèce de gros navet – Crise de suffocation – Paradis * 2. Célèbres les mérites – Fatigué – Divinité grecque, sensée guérir tous les maux * 3. Lettres de “ bourdaine ”, arbuste dont l'écorce est utilisée pour ses vertus laxatives – Vin aromatique préparé au printemps – Dénommée “ herbe sacrée ” ou “ plante qui sauve ” – Eruption cutanée * 4. Recueil officiel des produits pharmaceutiques – Donner un nom * 5. Eclat de bois dans la chair – Lettres de “ gingembre ” * 6. “ L'herbe royale ”, la gloire du pistou – On lui a attribué le pouvoir de chasser les vampires – Uni à nouveau * 7. Lettres de “ lavande christelle ” – Pour en extraire les principes actifs il faut la faire bouillir – Qui guérit la fièvre * 8. Entendement – Son “ eau ” est renommée contre les maux d'yeux * 9. Brusque attaque d'une maladie – Qui stimule la sécrétion de la bile – Assurées à nouveau * 10. Pièce destinée à un service public – Lettres de “ tussilage ”, herbacée pectorale * 11. Sucre la tisane – Variété de menthe – La saponaire a été utilisée dans la

fabrication de ce pain en raison de son pouvoir moussant et bon pour la peau * 12. Prolongement d'existence au-delà de la mort – Exhale une odeur * 13. Saison de la cueillette des simples – Se dit de quelqu'un qu'on ne connaît pas – Le laudanum en contient en raison de son action narcotique – Pointe acérée sur la tige * 14. Selon La Fontaine quatre grains suffisaient pour purger la tortue * 15. Conifère – Les enfants mâchonnaient son "bois" en guise de bonbon (entre aussi dans la fabrication d'une boisson rafraîchissante) – Déchet métabolique éliminé par le rein – D'un fleuve belge * 16. Remède familial pour combattre la grippe – Est aussi appelé le "quinquina indigène" – Excellent antiseptique des bronches * 17. Qui fleurit en hiver – Sa classification des végétaux reste un modèle en botanique * 18. Semence aromatique antispasmodique – Celle des Carmes est à base de mélisse – Rendu tiède – Mis à sec (au pluriel) * 19. Drogue illicite dont l'usage en psychiatrie fut très limité – Petit os * 20. Renvoi – Grefferas – Piquants au goût – Fatiguée * 22. Système nerveux abrégé – De petite taille * 23. Abbesse érudite du 12^{ème} siècle qui s'intéressa aux plantes médicinales * 24. Manière d'écrire * 25. Qualifie le groupe de plantes dont l'infusion produit une liqueur tonique et apéritive.

Je vous souhaite une bonne année et une bonne santé. Tout... simplement !

Jacqueline Kratzenstein



La solution se trouve page 38

LE GISEMENT DE WEZ (suite 3)

LES FRAYEURS DU NEOPHYTE

LES OUTILS DU HAWEURS

Résumé des épisodes précédents

*Quatre générations de Marlet ont travaillé à la fosse de Wez de 1847 à 1954. Ferdinand Marlet en est le dernier représentant. Il a d'abord décrit la généalogie de sa famille, raconté son enfance et expliqué le gisement de Wez (Crespon No 40 de décembre 2001) ; dans un deuxième épisode il a raconté comment son père, avec un certain génie, a réactivé une poche abandonnée du gisement et comment s'organisait le travail dans les galeries d'extraction...(Crespon No 41 d'avril 2002)
Il continue ici d'égrener ses souvenirs.*

*Après la guerre (la seconde) Ferdinand Marlet et ses compagnons ont retrouvé en bon état des étançons placés par son grand père au début du siècle...**Pourquoi ces étançons étaient-ils d'une telle qualité, d'une telle robustesse ?***

Vers les années 1880 mon grand père et ses frères achetaient des bois très résistants, du chêne, du frêne, du mélèze... C'était un arrangement avec leurs employeurs (ultérieurement, je parlerai d'un incident qui s'est produit entre les deux parties). Ces types de bois leur permettaient d'appliquer une technique qui offrait plusieurs avantages. Leur procédé était le suivant : quand la première galerie était arrivée à son terme, ils revenaient en arrière en creuser une deuxième dans la même direction, ensuite, parallèlement, une troisième, voire une quatrième. Deux ou trois ans plus tard, ils recommençaient par la première qui, entre-temps, s'était complètement affaissée. Ce programme à long terme avait deux effets bénéfiques. D'abord, en reprenant la galerie de départ, ils récupéraient ces précieux bois qui à nouveau allaient servir d'étançons ; ensuite, la pression restant répartie sur la voûte, celle-ci s'écrasait lentement mais sûrement de manière uniforme pour réunir le plafond et le sol. Ce système évitait des lézards profonds ; des erreurs avaient été commises auparavant qui amenaient des infiltrations de "bolies", ce magma de sable, d'eau et de "machuria"...

Le ventre du diable gargouille

Je me souviens qu'au pied du sous-puits dans la galerie avec seuil, des suintements ruisselaient de temps en temps le long de la paroi de droite ; j'évacuais cette eau, dans un renforcement, à l'aide d'une boîte et d'un jerricane. J'ai demandé aux anciens s'il n'y avait pas de danger pour les eaux ; ils m'ont répondu qu'il fallait surtout laisser ce côté droit en paix.

J'ai compris par la suite pourquoi la galerie longeait le dégne de gauche : c'était l'unique passage comme liaison pour exploiter la dernière réserve. Une réserve que nous avons vidée en huit ans grâce à l'expérience et à la manière de procéder de mon père.

Pendant ces années, certains jours, on entendait des gargouillements dans les entrailles du gisement, principalement du côté droit. Les anciens me disaient : " Chout li diale, si vint qui grûle co "... (écoute le diable, son ventre gargouille encore)... Au début, n'étant guère rassuré, il me semblait que l'étang pouvait s'infiltrer et nous inonder ; ils m'ont fait comprendre qu'il n'y avait rien à craindre étant donné l'épaisseur qui nous séparait de la partie immergée et l'expé-



Ferdinand Marlet présente les outils du haweur.

rience de mon père qui connaissait les limites à ne pas franchir.

Il faut bien se rendre compte que, dans ce vieux gisement, certains endroits n'étaient plus fiables par manque d'étanchéité. Des dégnes détériorés laissaient libre cours aux eaux extérieures, des éboulements entraînaient de la terre, du sable, du machuria...et tous ces ingrédients produisaient une vraie soupe mouvante à travers fissures et cavités.

Dans les moments de pression, ce gargouillis nous faisait entendre vraiment comme une diarrhée incontrôlée. Évidemment, nous étions toute ouïe !...Alors, les anciens disaient : " Chout li diale, asteur il a chitté dins s'pantalon...chout...chout...li brouet court dins ses jiambes "... (écoute le diable, maintenant il n'a pu retenir sa diarrhée, ça lui coule le long des jambes). Ah...ces mineurs avaient l'humour bien à propos.

Même si cela n'était pas très fréquent, j'avoue qu'il m'a fallu un certain temps pour me familiariser avec ces bruits, angoissants dans ce lieu clos et d'une résonance très particulière à cette profondeur.

Le chargement des " scroulles "

Revenons un moment à la surface...Lorsqu'il y avait un stock suffisant de " scroulles " (ce sont les épluchures de terre plastique produites par les haweurs avec les " grattes " ; ces outils sont expliqués plus loin), un stock d'environ trois camions, notre équipe de six hommes se scindait en deux parties pour le chargement. Le premier groupe (mon père, les deux treyeurs et moi) chargeait ces " scroulles " à la pelle dans les camions. L'autre groupe, c'est-à-dire les deux haweurs, restaient au fond pour extraire et entreposer les blocs en réserve. Pendant le trajet du camion vers la fabrique de Naninne nous fabriquions des cadres pour l'étaçonnement. Quand le deuxième camion était rempli, vers la mi-journée, je descendais dans la galerie du fond avec le treyeur du deuxième puits pour évacuer la réserve de blocs entreposée par les haweurs et ceux-ci remontaient prendre notre relève pour charger les scroulles. De cette façon nous ne perdions qu'une demi-journée d'extraction et la pause de midi donnait aux haweurs l'occasion de griller leurs tartines sur un feu de bois...

Un moment de frayeur

Pendant cette pause de midi, je me suis retrouvé tout seul à la taille... Assis sur mon tabouret, en mangeant mes tartines je pensais au parcours des blocs pour arriver à la surface et j'essayais de situer ma position à cinquante-quatre mètres sous terre par rapport au défoncé en surface ; pour mieux me concentrer, je dirigeais mon regard vers la pénombre de la galerie...

Tout en mâchant ma dernière bouchée et évaluant cette chape immense qui me séparait de la surface, voici que j'entrevis une ombre, inquiétante, mouvante par moments...le silence et la solitude attisaient mon angoisse... J'ai dominé ma peur et en m'en approchant j'ai constaté que mon fantôme n'était qu'une vieille veste pendue entre deux étaçons, vaguement éclairée par la faible lueur d'une lampe en retrait derrière le tournant en angle droit de la galerie ; c'était cette lampe qui donnait une impression de mouvement à cette veste inerte ; une insuffisance de carbure ou d'eau provoquait des variations, des oscillations de la flamme.

Un jeu de lumières qui avait causé une belle frayeur au novice que j'étais !...Et bien sûr, j'ai tenu secret ce moment d'hallucination !

Au début, les anciens m'avaient prévenu qu'en toutes circonstances : " Y faut fé li franc sinon vos esto on homme pierdu comme on mouchon pol ché "... (il faut faire le franc, sinon tu es un homme perdu comme un oiseau pour le chat)... Mais on a beau dire ! Pendant ce casse-croûte, quand je me suis retrouvé tout seul au fond de ce vieux gisement, dans la pénombre et le silence, j'avoue que les minutes m'ont paru interminables. Et si, à ce moment j'avais entendu le " gargouillis du ventre du diable " et le craquement des bois, j'aurais pensé que la galerie allait s'effondrer ou allait être inondée et la panique m'aurait fait détalier comme un lièvre pour remonter près du treyeur.

Il est vrai qu'il faut au néophyte un certain temps d'adaptation !

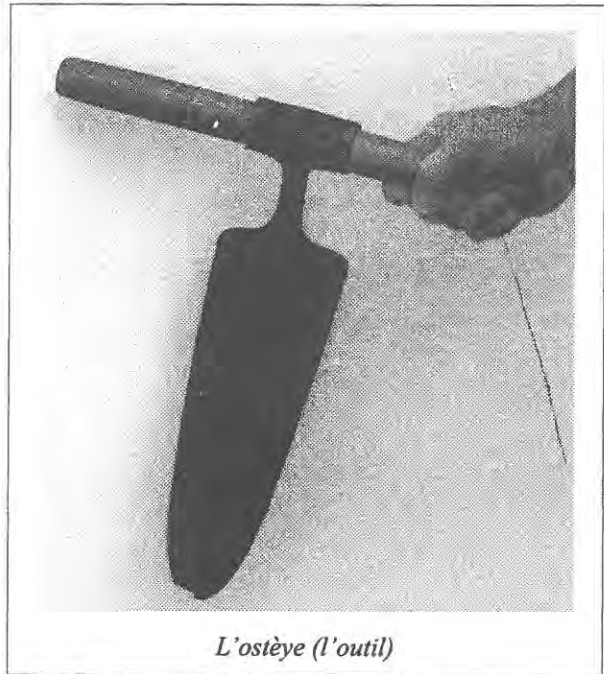
J'étais un adolescent farceur

Il paraît que j'étais un adolescent farceur ! Un jour, les haweurs étaient à genoux pour pratiquer des rainures au pied de la taille ; moi, derrière eux, je chargeais les blocs sur le wagonnet que je poussais dans la galerie ; sitôt franchi le tournant, à environ une dizaine de mètres de la taille, j'ai lancé une boulette d'argile au plafond du côté du plus peureux : Théodore Damus. La boulette est retombée sur l'épaule du pauvre bonhomme qui s'est redressé d'un bond et a tapoté le plafond avec le dos de sa houe pour vérifier si quelque chose n'allait pas se décoller... Et j'avais le plaisir d'observer en catimini l'attitude craintive de ce chevronné scrutant le plafond de ses grands yeux inquiets ! Une petite revanche du débutant froussard...

Les outils du mineur

Les outils que les mineurs employaient pour extraire la terre plastique étaient vraiment rudimentaires mais cependant très efficaces.

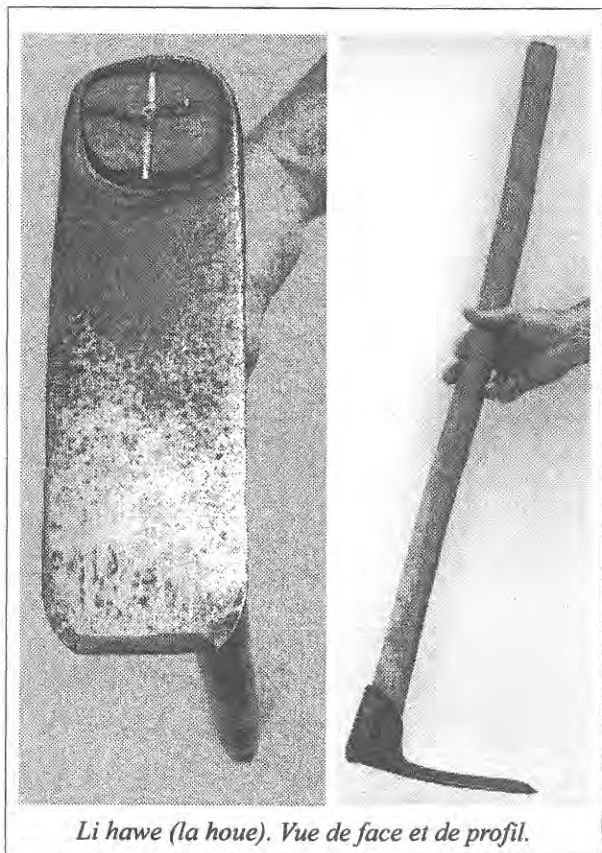
L'ostèye (l'outil) a été le premier outil employé pour le découpage des blocs à front de taille. C'est une pelle plate de forme triangulaire, d'en-



L'ostèye (l'outil)

viron trente centimètres de long et dix centimètres à la base dont les deux côtés sont tranchants pour permettre une pénétration plus aisée dans l'argile; le manche, en bois rond, perpendiculaire, permet d'utiliser l'outil à deux mains. La lame était trempée dans l'eau pour mieux pénétrer dans la terre.

Li hawe (la houe) était le principal outil d'extraction au début du siècle. La lame est en acier



Li hawe (la houe). Vue de face et de profil.

très dur, de forme rectangulaire, d'environ huit centimètres de large sur vingt centimètres de long. Le côté d'attaque est taillé en biseau pour lui donner un tranchant bien effilé ; la lame était également trempée dans l'eau pour faciliter la pénétration. Avec un manche très solide, li hawe, qui a donné son nom à l'ouvrier qui l'employait (li haweur), était assez lourde : celle que j'ai héritée de mon père et que je possède encore pèse plus de deux kilos ! Elle servait surtout pour décoller les blocs mais également pour pratiquer les entailles au plafond afin de l'égaliser pour l'étañonnement.

Li grète ou grèteuse (la gratte). C'est une tige carrée en acier dont l'extrémité est recourbée à angle droit et aplatie de manière à former une petite lame carrée (la mouche) de dix à quinze millimètres de côté aux bords tranchants. L'autre extrémité est pourvue d'une poignée en bois. Le haweur possédait quatre ou cinq jeux de différentes longueurs ; chaque jeu comprenant quatre grattes (quarante, soixante, quatre-vingts et cent centimètres) ; plus la tige est longue, plus elle est fine (ainsi que la mouche).

Les grattes servaient à creuser des rainures profondes, verticalement et horizontalement, pour

délimiter les blocs de derle. On commençait à gratter avec la plus courte pour arriver, avec les grattes de plus en plus longues, à creuser des rainures de septante centimètres de profondeur environ. À chaque mouvement de grattage, on détachait un ruban de terre, une épluchure : la scroulle. À chaque mouvement également il fallait inverser la mouche, à gauche puis à droite, de manière à bien cadrer la rainure et faciliter le retrait de la tige.

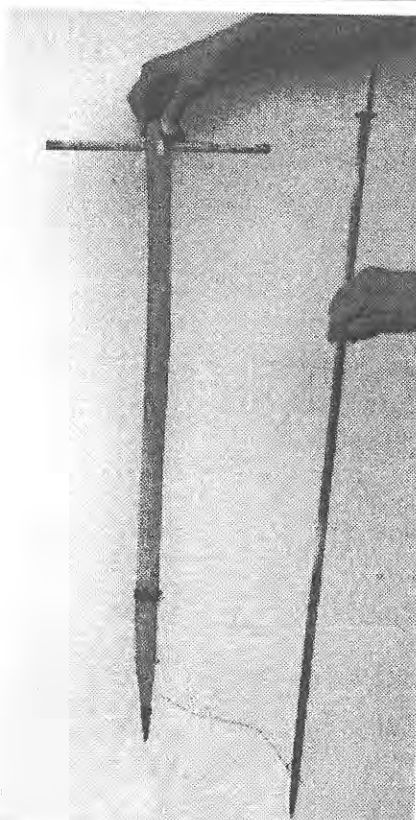
Avec les grattes on parvenait à extraire plus rapidement et avec moins d'efforts des blocs beaucoup plus gros qu'avec l'ostéye.

La taille est entamée au milieu de la paroi d'argile ; les deux premières rainures verticales découpent un premier pilier ; elles sont creusées en biais pour faciliter le découpage et les blocs obtenus sont donc triangulaires (comparables à des quartiers de gruyère). C'est une manière de former la colonne d'entrée dans la paroi.

Le fil. Le yoyo. C'est un procédé qui est apparu vers 1935. L'outil est un fil d'acier, d'environ un millimètre de diamètre et environ deux mètres de long. Une des extrémités est fixée dans un œillet percé à la pointe d'une longue et grosse aiguille en fer (la pique) ; l'autre extrémité est



Li grète (la gratte).



Le fil.

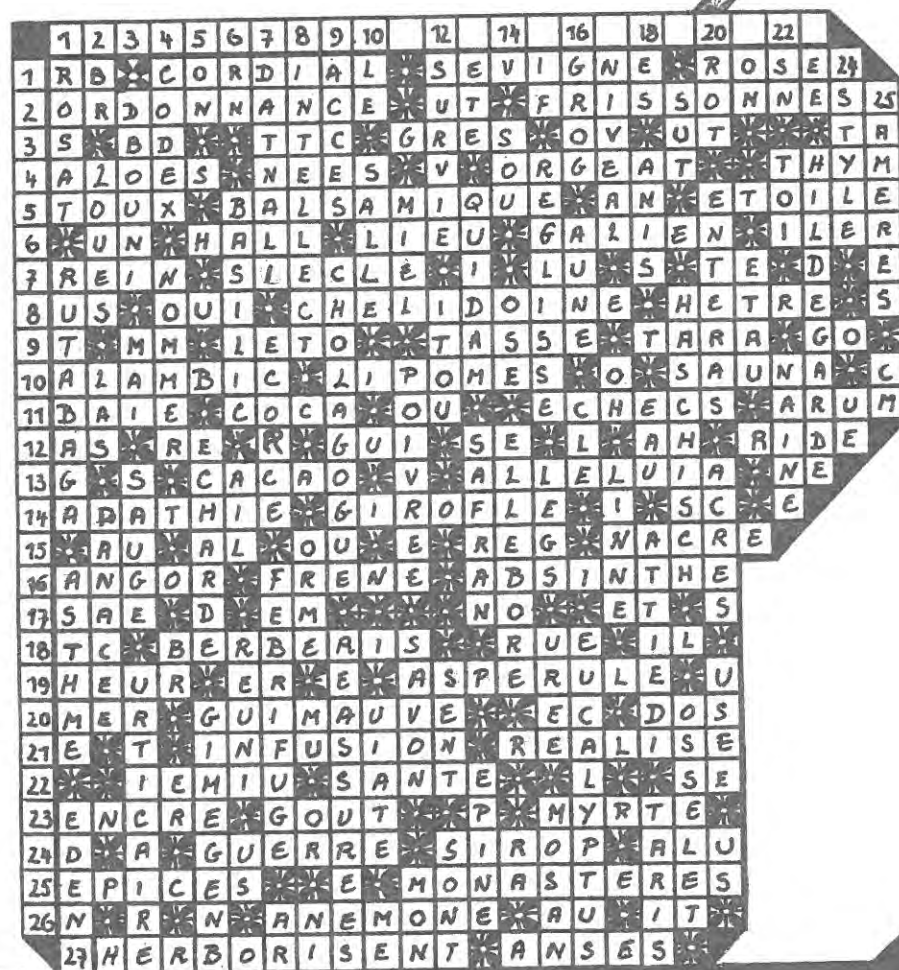
attachée à un manche en bois rond (la carotte), d'environ septante centimètres de long, autour duquel le fil peut s'enrouler ; le bout de la carotte est renforcé d'une pointe métallique.

La pique (et donc le fil) est enfoncée dans la rainure (préalablement creusée à la gratte) avec le dos de la houe. La carotte sert alors de levier : l'excédent de fil est enroulé autour du bois et en prenant appui sur le bout pointu, l'ouvrier,

par une série de tractions, fait pénétrer le fil (qui primitivement longe l'aiguille) pour découper la face supérieure du bloc ; il déplace la pointe de la carotte pour tirer le fil vers le bas et ainsi découper la face arrière du bloc. Il retire la pique et la replace pour découper la base du bloc de la même façon. Le bloc est décollé de la taille avec la houe.

Ferdinand Marlet

SOLUTION DES MOTS-CROISÉS



Agnès et Antoine HESBOIS THYVIS

AGENTS AGREES

DE LA SOCIETE NATIONALE DE CREDIT A L'INDUSTRIE

TOUTES OPERATIONS BANCAIRES

SUR RENDEZ-VOUS
A VOTRE DOMICILE
A VOTRE MEILLEURE CONVENANCE

☎ : 081 / 40 07 41

Avenue des Cytises, 9
5100 ANDOY-WIERDE



Edmond de Moreau

**Chauffage - Sanitaire
Toiture zinguerie**

Tél. & Fax (081) 40 06 76
T.V.A. BE 690.419.274

CHÂTEAU D'ANDROY
5100 Andoy-Wierde

LAMBOTTE José

TRAVAUX DE MACONNERIE

(gros oeuvre, maçonnerie décorative)

TRANSFORMATIONS

BETON, CHAPES, CARRELAGES, ETC.

RUE DU PERSEAU 51 - 5100 ANDOY

☎ : (081) 40 10 96

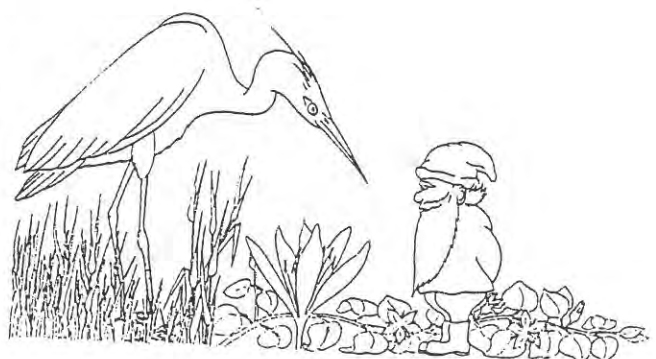
R.C. Namur : 57.968 T.V.A. : 690.240.914. Entreprise enregistrée



assureur-conseil
prêts - placements

Rue du Fort d'Andoy, 15

5100 WIERDE ☎ (081) 40 16 77





FLEURS

Christy

Chaussée de Marche 90

5141 WIERDE

☎ (081) 40 11 24

ELECTRICITE GENERALE

sprl MILELEC

941 chaussée de Marche

5100 WIERDE

Tél. : 081/40.01.00

CARNET DU SOLDAT O. BARTHÉLEMY

Le 31 juillet 1914, Octave BARTHÉLEMY est mobilisé à Bouillon. Dans la nuit, il se rend d'urgence à Namur où il doit rejoindre le 1^{er} bataillon du 13^e régiment de ligne. Namur était alors une Position fortifiée de première importance, défendue par une ceinture de neuf forts construits au XIX^e siècle et par la 4^e division d'armée, sous le commandement du général MICHEL.



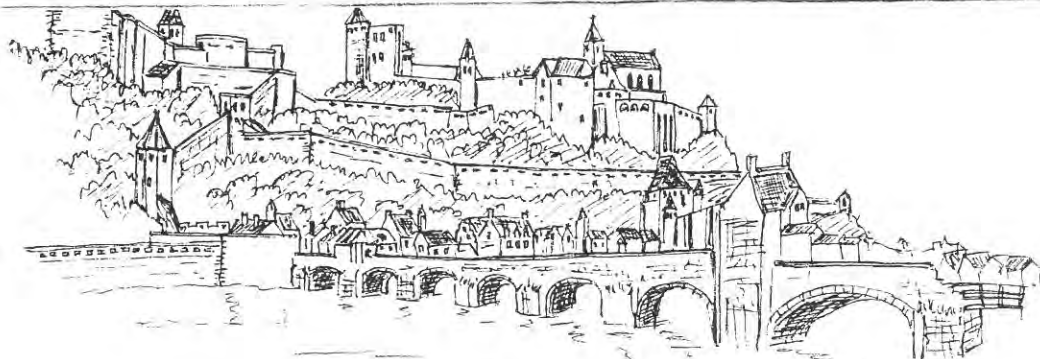
Après la chute de Liège, les Allemands attaquent le 21 août 1914 et déversent un déluge de feu sur les forts de la Position fortifiée. La supériorité écrasante de l'ennemi va rapidement contraindre les Belges à se replier, à pied, puis en train, vers la France. C'est une marche épuisante de 200 kilomètres, sous un soleil de plomb et sur des chemins encombrés de civils qui fuient l'avancée allemande. Après un bref repos, à Rouen, O. BARTHÉLEMY et les hommes du 13^e de ligne retournent en Belgique, par la mer, à bord du paquebot français *La Champagne*.

A peine débarqué à Ostende, le 1^{er} bataillon du régiment reçoit l'ordre d'effectuer des missions de surveillance et de défense des voies de communication près de la côte, puis de se rendre dans la région de Termonde où se rassemble la 4^e division d'armée : il faut empêcher les Allemands de franchir l'Escaut et de couper la route d'une éventuelle retraite belge. Le 7 octobre 1914, O. BARTHÉLEMY est grièvement blessé par balle. Évacué dans un état désespéré, il est soigné dans de nombreux hôpitaux, Gand, Rosendael (Dunkerque), Calais, mais le 17 novembre 1914, il est déclaré inapte à reprendre les armes et est autorisé à rentrer dans ses foyers. O. BARTHÉLEMY se rend immédiatement à Lyon où il poursuit sa convalescence auprès de sa

femme Léa. La vie reprend lentement et le couple reviendra en Belgique en 1920 pour s'établir définitivement à Huy.

Pierre CHARLIER, vétérinaire, est né à Huy en 1950 et est le petit-fils d'Octave BARTHÉLEMY. Il retrouva récemment le vieux carnet contenant toutes les notes prises par son grand-père pendant la Première Guerre mondiale. L'auteur y ajoute, en parallèle, une documentation écrite abondamment illustrée. La grande variété des événements en fait un témoignage émouvant et tragique à la fois.

Le livre *Carnet du soldat O. Barthélemy* sera en vente en librairie (sortie 20/09/02) au prix de 23 euros.



(d'après Valentin Clotz)

Jacques Blondiaux